

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

Prix du numéro: 75 centimes

La collection mensuelle, 3 fr.; le volume semestriel, 18 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du directeur-gérant.

36^e ANNÉE. — VOL. LXXI. — N° 1831.

SAMEDI 30 MARS 1878

Bureaux, 22, rue de Verneuil, Paris.

Prix d'abonnement.

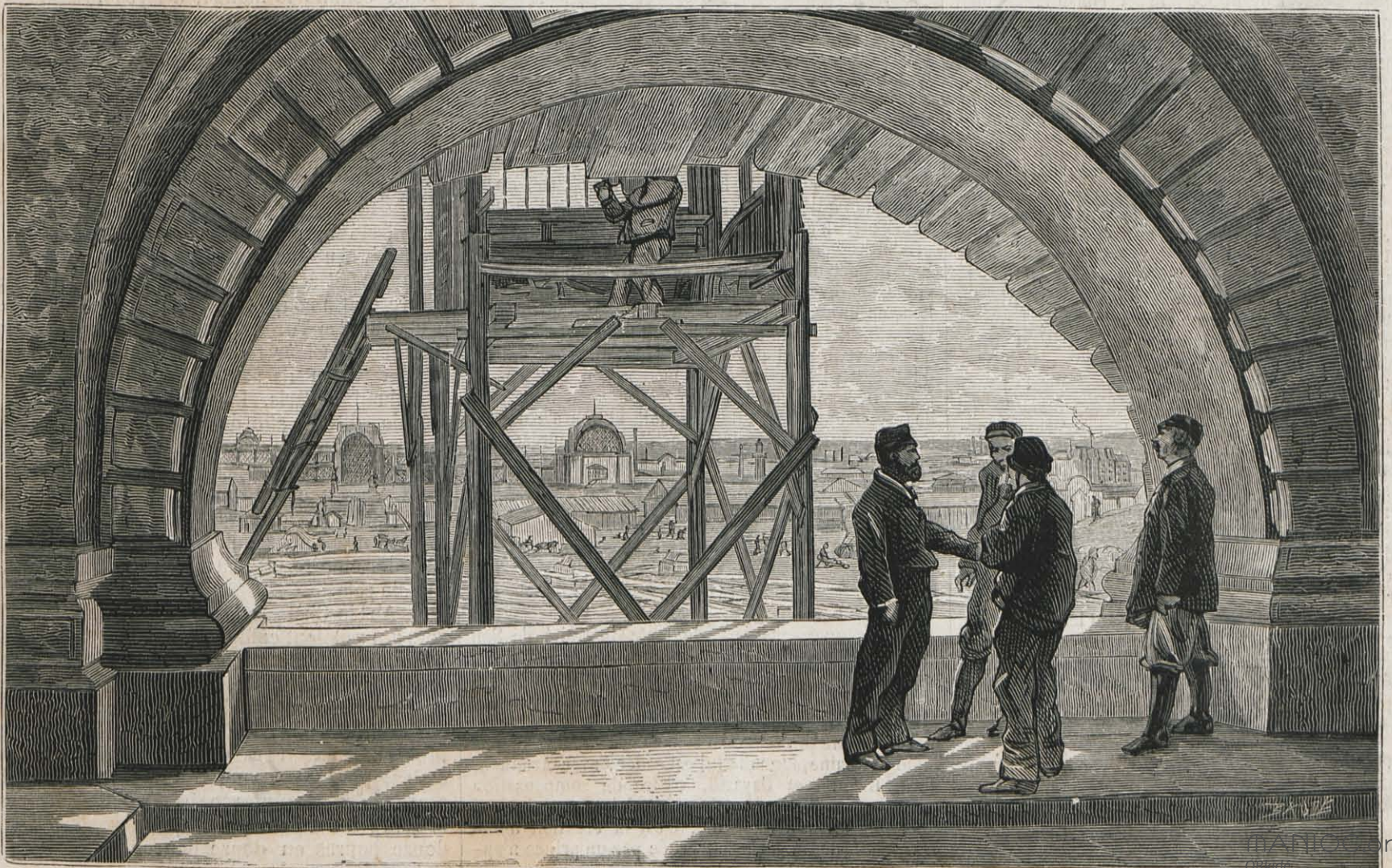
PARIS ET DÉPARTEMENTS: 3 mois, 9 fr.; — 6 mois, 18 fr.; — un an, 36 fr.

ÉTRANGER: Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale:
3 mois, 11 fr.; — 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE



ÉTAT ACTUEL DES TRAVAUX DE CONSTRUCTION DE LA PASSERELLE DE PASSY.



LE DESSOUS DE LA GRANDE CASCADE DU PALAIS DU TROCADÉRO.

AVIS IMPORTANT

L'échéance d'avril étant l'une des plus importantes de l'année, l'administration prie MM. les souscripteurs de vouloir bien renouveler au plus tôt leur abonnement. Ils éviteront ainsi toute cause d'erreur ou de retard dans la réception du journal.

Toute demande de réabonnement doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de MM. AUGUSTE MARC ET C^{ie}.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

FRANCE.

Le grave débat qui s'était élevé, il y a huit jours, à l'occasion de la mise à l'ordre du jour du budget des recettes a eu son épilogue dans le vote de ce budget adopté en une seule séance; le triomphe a été complet pour le Cabinet en général et en particulier pour M. Léon Say, qui s'était opposé avec tant d'énergie à la continuation du système des douzièmes provisoires.

A part ce vote, nous n'avons rien d'intéressant à signaler dans les discussions de la Chambre des députés, en dehors de l'adoption de la proposition de loi de M. de Gasté, tendant à abroger le décret de 1851 sur les débits de boissons; la commission, tout en étant favorable à l'abrogation du décret, avait rédigé une loi qui impose encore quelques conditions restrictives à l'exercice de la profession de cabaretier; les débits seront placés sous la surveillance de la haute police; ils ne peuvent être tenus ni par des mineurs ni par des individus condamnés correctionnellement.

Ces restrictions, si minces qu'elles fussent, n'ont pourtant pas encore paru assez libérales à certains membres de la gauche, et la liberté illimitée de la profession de cabaretier a été défendue avec passion, mais sans succès, car le projet de la commission a fini par être adopté, à une majorité de 342 voix contre 56.

Le Sénat a fait de bonne besogne, puisqu'il a voté tout le budget des dépenses que lui avait transmis la Chambre des députés.

La discussion générale a porté tout entière sur l'Algérie; elle a donné lieu à un intéressant discours de M. le général Chanzy qui a fait un tableau très-complet de l'état actuel de notre grande colonie et terminé par l'exposé de sa polémique avec la commission du budget de la Chambre des députés.

Le fond de la question peut se résumer en peu de mots : un décret rendu, sur la proposition du gouverneur général ayant modifié et considérablement augmenté l'administration centrale de l'Algérie, cette administration prenait l'importance d'un ministère, ayant pour siège Alger. La commission du budget de 1877 a condamné cette organisation; la commission du budget de 1878 a refusé les crédits nécessaires à son fonctionnement. Les trois directions cessent donc d'exister; mais le gouverneur général persiste, et il a annoncé qu'il tentera d'obtenir par une loi le rétablissement de l'organisation administrative, instituée par décret et repoussée par la Chambre.

M. le général Chanzy a en outre défendu, comme étant en partie nécessaire, le régime des décrets, auquel la représentation algérienne veut substituer le régime des lois. Il a également soutenu que l'Algérie n'est pas soumise à un pouvoir arbitraire. Dans sa réponse, M. Pomel a indiqué le point délicat de la question. « La responsabilité du ministre est absolument fictive », a-t-il dit. En effet, M. le général Chanzy jouit en Algérie d'un pouvoir que n'a jamais exercé aucun gouverneur général. Lorsque l'Algérie rattachait au ministère de la guerre, il existait, à ce ministère, une direction de l'Algérie, qui était, pour le ministre, l'agent de contrôle des actes du gouverneur général. En rattachant l'Algérie au ministère de l'intérieur, on a négligé d'instituer, dans ce ministère, une direction comme celle qui existait au département de la guerre. Il en résulte que le ministre de l'intérieur ne contrôle pas et même qu'il ignore les actes du gouverneur. Il est responsable devant les Chambres, et cependant il ne sait rien de ce qui se passe en Algérie, tandis que le gouverneur général est irresponsable et en même temps omnipotent. Cette situation ne peut durer. Il faudra donc, demande M. Pomel, donner au gouverneur général le rang de ministre, pour le rendre responsable devant le Parlement, ou sinon, revenir à l'organisation de 1860 préconisée par le général Chanzy, en organisant au ministère de l'intérieur une direction de l'Algérie qui contrôlera le gouverneur général, et mettra à couvert la responsabilité du ministre de l'intérieur.

La discussion générale a été close à la suite de ce débat qui ne comportait, quant à présent, aucune sanction pratique, et le Sénat a passé aux budgets des divers départements ministériels. Comme on devait s'y attendre, nombre de propositions ont été faites en vue d'obtenir le rétablissement de certains crédits supprimés par la Chambre; la plupart de ces propositions ont été repoussées, et le budget voté par le Sénat a été renvoyé à la chambre avec cinq modifications qui se décomposent ainsi :

440,000 francs pour le service de la remonte (budget de la guerre);

60,000 francs pour les Invalides (budget de la guerre);

33,000 francs pour l'aumônier en chef de la marine (budget de la marine);

140,000 francs pour les bourses des séminaires (budget des cultes);

389,000 francs pour le service des haras (budget de l'agriculture).

Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une question qui touche de près ou de loin aux intérêts religieux, ce sont les 33,000 francs de l'aumônier en chef de la marine et les 140,000 francs des bourses des séminaires qui ont fourni matière aux plus longues et aux plus vives discussions.

On se demande maintenant si la Chambre des députés acceptera les modifications apportées au budget par le Sénat, et au cas où elle les repousserait, si la haute assemblée consentirait à voter le budget; mais nous ne pensons pas qu'il faille se hâter ainsi de prévoir des conflits; il faut compter sur le patriotisme et sur la sagesse des membres de l'une et l'autre chambre, qui ont su, dans des circonstances bien autrement importantes, sacrifier à l'intérêt général leurs préférences personnelles.

C'est ainsi que les choses s'arrangeront, nous n'en doutons pas, à propos de la loi sur l'état de siège, dont les dispositions principales ont été votées par le Sénat, mais avec un article additionnel, passé tout d'abord inaperçu, qui autoriserait, a-t-on dit, en s'appuyant sur deux articles de la loi de 1849, les commandants de place à promulguer l'état de siège dans les places militaires de la frontière et de l'intérieur en divers cas, parmi lesquels on note celui de sédition. C'est en vertu de cette disposition, pour sédition dans une place de guerre, que l'état de siège a été proclamé à Marseille en 1871 par le général Espivent. Il pourrait aussi bien, à en croire les journaux radicaux, être proclamé demain, à Paris ou à Lille, à Lyon ou à Brest. De sorte qu'on a voté un projet de loi qui est destiné à empêcher le président de la République de proclamer l'état de siège, mais qui permet de le proclamer au premier venu des chefs militaires.

Il y a une évidente exagération dans les hypothèses faites au sujet du dernier article de la nouvelle loi; mais comme cet article n'a en somme pas été voté avec l'intention de lui attribuer une signification aussi étendue que celle qu'on lui prête aujourd'hui, rien ne s'opposera, puisque la loi devait, en tout cas, revenir devant la Chambre des députés, à ce qu'il soit apporté à l'article en question une modification de nature à calmer toutes les inquiétudes.

Il n'y a donc dans la situation intérieure, aucun symptôme qui puisse troubler sérieusement la confiance; il n'est pas jusqu'aux grèves qui s'étaient produites dans ces derniers jours, qui perdent déjà de leur importance, de nombreuses arrestations d'individus de diverses nationalités qui viennent d'avoir lieu, en province et à Paris, ont montré que les grévistes avaient obéi, sur plusieurs points, à un mot d'ordre venu de l'étranger; des papiers sont aujourd'hui entre les mains de la justice, qui renferment, paraît-il, les plus curieuses révélations sur les projets des sectateurs de l'Internationale et leurs relations avec la plupart des sociétés secrètes qui représentent en Europe la révolution cosmopolite. Les coups énergiques qui viennent d'être frappés ne peuvent manquer d'exercer une prompte et heureuse influence sur le mouvement organisé par des agents de désordre dans quelques-uns de nos grands centres industriels.

ÉTRANGER.

Nous connaissons enfin le texte du traité de San Stefano, il consacre l'indépendance du Monténégro, de la Serbie et de la Roumanie, accorde des augmentations de territoire importantes aux deux premières principautés et attribue à la troisième la Dobrutch, que la Russie se réserve d'échanger contre la Bessarabie roumaine, laquelle lui est cédée, avec Ardahan, Kars, Batoum et Bayazid, à titre de compensation d'une partie de l'indemnité pécuniaire; mais ce qui constitue le fond du traité, c'est la création d'une principauté de Bulgarie gouvernée par un prince n'ap-

partenant pas aux dynasties régnantes, élu par une assemblée de notables et agréé par les puissances.

Quant aux détroits, ils seraient ouverts, en temps de paix et de guerre, aux navires marchands neutres; le traité n'insiste pas autrement sur la question.

On comprend aisément l'émotion qu'a dû produire en Angleterre la connaissance du texte officiel que nous venons de résumer; il est évident que la Grande Bretagne est atteinte dans son prestige par cet effacement à peu près définitif de l'empire ottoman; aussi insiste-t-elle pour que toutes les conditions du traité soient soumises au congrès, tandis que la Russie prétend seulement les communiquer, n'admettant la discussion que pour les points qui touchent aux intérêts européens.

De part et d'autre on est fort irrité; et, quoique les probabilités soient encore bien nombreuses en faveur du maintien de la paix, le monde diplomatique commence à envisager sérieusement l'éventualité d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie.

COURRIER DE PARIS

Depuis le mercredi des cendres, la musique est l'assaisonnement obligé de toutes les fêtes. Jamais on n'en aura autant fait que durant ce carême. Ainsi la macération ne va pas sans l'accompagnement de trilles; la pénitence d'à présent est joyeusement accompagnée d'allegrettos. Pour rendre la république aimable, les ministres du 14 décembre s'évertuent à entourer le pouvoir de petites flûtes et de violons. C'est suivre la règle que recommandait Platon à ceux qui pratiquent l'art difficile de gouverner les hommes.

Au premier rang des hommes d'État qui s'entendent à adoucir l'âpreté de la politique par le miel des soli et des chœurs, citons M. de Marcère, dont la figure n'est pourtant pas trop celle d'un sybarite. Le ministre de l'intérieur excelle à organiser des soirées musicales. Toutes les semaines, le grand hôtel de la place Beauvau reçoit de douze à quinze cents visiteurs qu'attire un orchestre des mieux disciplinés. Les exécutants sont des instrumentistes et des chanteurs d'élite; mais les jeunes gens voudraient un peu plus de musique dansante, c'est-à-dire des bals. Il paraît que la gravité des circonstances, mot vieux comme le monde, a forcé l'Excellence à ajourner cet autre genre d'intermèdes. Mais, dès que l'horizon de l'extérieur se sera éclairci, on dansera donc. En politique, sous tous les régimes, c'est souvent la seule manière de marcher.

Puisque la politique se confond de plus en plus avec le mouvement de la vie mondaine, il est juste de dire un mot d'un incident qui s'est manifesté l'autre soir, chez le ministre déjà nommé. Au moment où un virtuose hongrois commençait à se faire entendre, on a vu apparaître tout à coup cinq ou six jeunes étrangers, c'étaient des Turcs, très-reconnaissables à leur tunique et à leur tête rasée. On racontait pour quelle raison ils sont venus brusquement de Stamboul à Paris. Le sultan Abdul-Hamid les envoie, dit-on, afin de faire de l'argent avec le trésor du Château des Sept-Tours.

Nous voulons supposer que vous connaissez, ne fût-ce que de réputation, le Château des Sept-Tours, sorte d'avant-garde du Sérail, et les trésors mystérieux qu'il renferme? De la fin du premier empire jusqu'à 1830, il n'était question que de cela.

— Ah! le Château des Sept-Tours! ah! les trésors qui y étaient enfouis depuis l'arrivée de Mahomet II à Constantinople! disait Méry. A l'entendre, il y avait là des diamants gros comme des œufs de pigeons sur des diamants gros comme des œufs de poule! Et pour rendre le tableau plus curieux, il racontait que ces richesses étaient gardées à vue, nuit et jour, par une escouade d'eunuques noirs, ayant sans cesse le sabre nu à la main et qu'on renouvelait de douze heures en douze heures.

A la vérité, dans ces récits bizarres, Méry mettait tant d'emphase qu'on ne tardait pas à comprendre qu'il se surchauffait lui-même l'esprit pour donner cours à un roman. Mais ceux dont la raison était faible, finissaient par se laisser prendre à ces beaux contes.

Mettons qu'il y ait eu dans tout cela une forte dose d'hyperbole, il faudra pourtant bien dire qu'on ne voit pas de feu sans fumée et que, suivant les mœurs du vieil Orient, les sultans ont eu un trésor. La question est de savoir s'il a duré jusqu'à ce jour. Des financiers madrés prétendent que s'il a été formé, voilà longtemps qu'il n'est plus qu'un souvenir et que le sultan Mahomet l'avait lavé dès le lendemain même de la bataille de Navarin. Mais tout cela ne se compose que d'on-dit et il n'y a rien d'in vraisemblable dans ce qu'on racontait, l'autre soir, au ministère de l'intérieur, touchant la mission des jeunes tures.

On verra prochainement, du reste, ce que l'affaire deviendra.

~ En regard du mouvement musical, il y a eu cette semaine un très-beau remue-ménage dans le monde artistique. Mercredi soir, 20 mars, expirait le délai accordé à ceux des peintres et des sculpteurs qui accusaient le désir de prendre part à l'Exposition annuelle, palais des Champs-Élysées. On nous assure qu'il y aura bien plus de toiles et de statues que les années précédentes. Cette Exposition sera, bien entendu, parallèle à l'Exposition universelle du Trocadéro. Il paraît qu'elle doit durer jusqu'au 15 juillet. Que de choses à voir pendant notre prochain été!

~ Pour ne pas trop sortir du sujet, disons un mot ici de ce qui se passe aux portes du nouveau palais.

A tout moment, il arrive des caravanes d'Exposants; on en compte déjà plus de deux mille. Les vestibules, les premières salles, les cours sont encombrés de colis. Bien qu'il reste encore beaucoup à faire au point de vue de la maçonnerie, on est généralement convaincu que le 1^{er} mai prochain, à midi, heure de l'ouverture, l'entreprise de M. Krantz sera entièrement terminée. Ceux qui ont bonne mémoire peuvent se rappeler qu'en 1867, au jour cité, il restait toujours à faire et qu'en réalité l'organisation d'ensemble n'avait été achevée que le 1^{er} juin. Pour 1878, il n'en sera donc pas de même. L'activité la plus énergique étant chaque jour mise en mouvement, on voit les choses avancer fortement de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures.

Chose curieuse, c'est l'Extrême Orient, qui, cette année, se sera trouvée, la première, au rendez-vous. Au nombre des Exposants qui sont arrivés, on voit les Chinois, les Japonais et les Annamites. Le badaud de Paris, toujours si friand de nouveauté, ne manque pas de s'approcher le plus qu'il peut de ces groupes qui ont à raconter à ses yeux tant de choses étranges. Par malheur, il est fort difficile de s'entendre avec des Asiatiques quand on ne sait qu'une langue d'Occident, et c'est, à très-peu d'exceptions près, le cas des Parisiens. Pourtant on est parvenu à faire la rencontre de quelques interprètes et Dieu sait de combien de questions indiscrètes on les accable! Un ancien prêtre des Missions étrangères, qui a fait le tour du monde, comme l'Anglais de la féerie du Châtelet, avait été, l'autre jour, accaparé par les visiteurs parce qu'il savait un peu du langage qu'on parle à Pékin.

Est-ce parce qu'il y a mille contrastes entre les habitants du Céleste Empire et nous, que les Parisiens aiment tant à s'entretenir avec les Chinois? On serait tenté de le supposer. Mais que d'oppositions qui nous font sourire! Chez nous, on écrit de gauche à droite; en Chine, c'est, au contraire, de droite à gauche. Nos élégants se pavant d'une chevelure frisée et touffue; ceux de l'Empire du Milieu tirent vanité d'une tête rasée ou chauve, à la queue près. Pour nous, au cœur de l'été, nous recherchons les boissons fraîches et à la glace. En Chine, plus il fait chaud,

plus on aime que le thé soit brûlant. Tandis que notre Faculté de médecine fait garder la diète à un malade, les docteurs de là-bas lui recommandent de manger. C'est en se découvrant qu'un Européen témoigne du respect; pour un Chinois, c'est en gardant le chapeau sur la tête. La place d'honneur, en France, est à droite; en Chine, elle est, au contraire, à gauche. Autant le goût de la danse est répandu à Paris, autant il est décrié en Chine; c'est un exercice abandonné aux histrions et aux femmes de mauvaise vie. En Europe, les habits de deuil sont noirs; en Chine, ils sont blancs: on réserve le noir pour les jours de fête. Chez nous, l'homme qui, par un beau temps, est rencontré avec un parapluie ou un parasol devient un être ridicule. Chez eux, c'est toujours un haut dignitaire, un grand personnage.

Ces particularités, tout le monde les connaît, depuis que le Père Hue nous a fait connaître cet étonnant pays de 400 000 000 d'habitants qu'on appelle l'Empire des fleurs; mais il y en aurait bien d'autres à signaler. Pour le moment, nous ne voulons que rapporter un mot dit, l'autre soir, dans le campement chinois. On signalait un exposant de Macao qui écorche un peu le français. Aussi était-il plus particulièrement entouré. Tout à coup l'un des curieux, dont nous parlions tout à l'heure, s'approche de l'Asiatique et lui dit:

— Est-ce vrai que chez vous on se régale de gigots de chien!

— Oui, répondit le Chinois; quand ils ressemblent à vos gigots de mouton.

~ Il vient de s'éteindre, à Passy, sur la lisière du bois de Boulogne, à l'âge de 78 ans, une femme qui, dans sa jeunesse fort brillante, a été mêlée au mouvement de la haute vie. M^{me} Olympe Pélissier avait commencé par se montrer au théâtre, mais peu de temps. Belle, élégante, fort spirituelle, elle devait faire sensation, au lendemain de la révolution de Juillet, dans un monde de viveurs qui comprenait tout à la fois la haute finance, les journaux et la diplomatie. Des chroniques d'atelier nous apprennent que c'est elle qui a posé pour la belle juive dans le tableau d'Horace Vernet: *Judith et Holopherne*. A la même époque, M^{lle} Colbrond, la première femme de Rossini, étant morte, elle épousa le grand maestro en seconde nocces. Quoique jetée dans un tourbillon de prodiges, on peut-être à cause de cette particularité, elle était animée d'un esprit d'ordre qui la poussait, dit-on, jusqu'à l'avarice. Les affaires de l'illustre musicien étaient en fort mauvais état. Grâce aux aptitudes de la nouvelle épouse, cette fortune, profondément ébréchée, se rétablait comme par enchantement.

Ce que personne n'a dit, ce que fort peu de contemporains ont été à même de savoir, c'est qu'il avait été un moment question d'un mariage entre elle et H. de Balzac. Un soir, chez le directeur de l'Opéra, elle railla très-finement l'auteur du *Père Goriot*, qui se plaignait d'être pauvre. En présence de témoins qui étaient tous riches, elle lui dit qu'il prenait l'allure d'un homme qui doit mourir sur la paille ou à l'hôpital. C'était lui parler de ce qu'il redoutait le plus. La chose l'avait donc piqué au plus haut point.

— Cher monsieur, ajouta-t-elle, rien ne serait pourtant plus aisé que de faire de vous un millionnaire. Pour cela il suffirait de mettre en pratique les belles théories de notaires et d'huissiers que vous insérez dans vos romans. Mais écrire et agir sont deux choses tout à fait contradictoires, à ce qu'il paraît.

Après deux ou trois entretiens, l'auteur de la *Peau de chagrin* était doublement épris. Sans doute il se disait que M^{lle} Pélissier serait tout à la fois très-propre à tenir un salon et à faire fructifier ses intérêts. Il y eut des pourparlers. Une fois même le grand romancier s'occupait d'une corbeille de nocces avec le concours d'H. de la Touche et de Charles Rabou, deux de ses amis; mais tout à coup les choses se rompirent et ne se renouèrent plus.

Ce fut à très-peu de distance de ce fait qu'eut lieu le second mariage de Rossini.

On connaît le chalet du Bois de Boulogne où la veuve vient de mourir; c'est la maison d'un sage, cachée sous des feuilles. Il y avait déjà longtemps que M^{me} Rossini ne se montrait plus nulle part. La fortune qu'elle laisse, formée par le cumul d'un douaire peu considérable, a fini par devenir un gros chiffre. Elle s'élève, paraît-il, à deux millions auxquels il faut ajouter pour 200 000 fr. de diamants. Si l'on en excepte quelques dons de peu d'importance, le tout est légué aux pauvres, c'est-à-dire à l'Assistance publique, mais à charge par elle d'élever un asile où les vieux musiciens et les vieux chanteurs de France et d'Italie trouveront leur hôtel des Invalides.

Ainsi cette femme, qui affectait des airs misanthropiques, a fini par un grand acte de philanthropie. Il faut en conclure que l'humanité est moins mauvaise qu'elle ne veut le dire. Ajoutons que ces fondations à l'adresse des artistes sont décidément de mode. On peut rapprocher, en effet, le testament de la veuve de Rossini de celui de M. Germain Hervé, le millionnaire du gaz, qui vient de laisser 50 000 francs à la Société des gens de lettres.

~ *Balsamo* est une des choses du jour dont on s'occupe le plus. *Balsamo* met en l'air, tous les soirs, le quartier de l'Odéon. Ce drame des deux Alexandre Dumas sera-t-il un grand succès? — Un succès de polémique, disent les uns. — Un succès de décor, disent les autres. — Mais pourquoi Lafontaine, ayant à représenter l'aventurier de Palerme, s'est-il costumé en officier suédois? Il y avait plutôt à s'habiller soit en grand cophte, soit en marquis du jour, en exagérant les dentelles et les fanfreluches. Pour donner une idée exacte de l'homme aux fioles magiques, on pouvait encore suivre ce que raconte si bien feu le comte Beugnot dans ses *Mémoires* si curieux. M. Beugnot, alors simple procureur au Parlement de Paris, a eu occasion de s'occuper par profession de la célèbre affaire du Collier de la reine. Il a donc vu de près Mme de Lamotte, la descendante des Valois, le prince Louis de Rohan, cardinal de Strasbourg et Cagliostro, c'est-à-dire Joseph Balsamo, ce prodigieux chevalier d'industrie qui a trouvé moyen de duper coup sur coup la Sicile, Rome, tout l'Orient et toute la haute société parisienne de son temps. Une page sur l'accoutrement de cet histrion aurait grandement servi l'habile acteur.

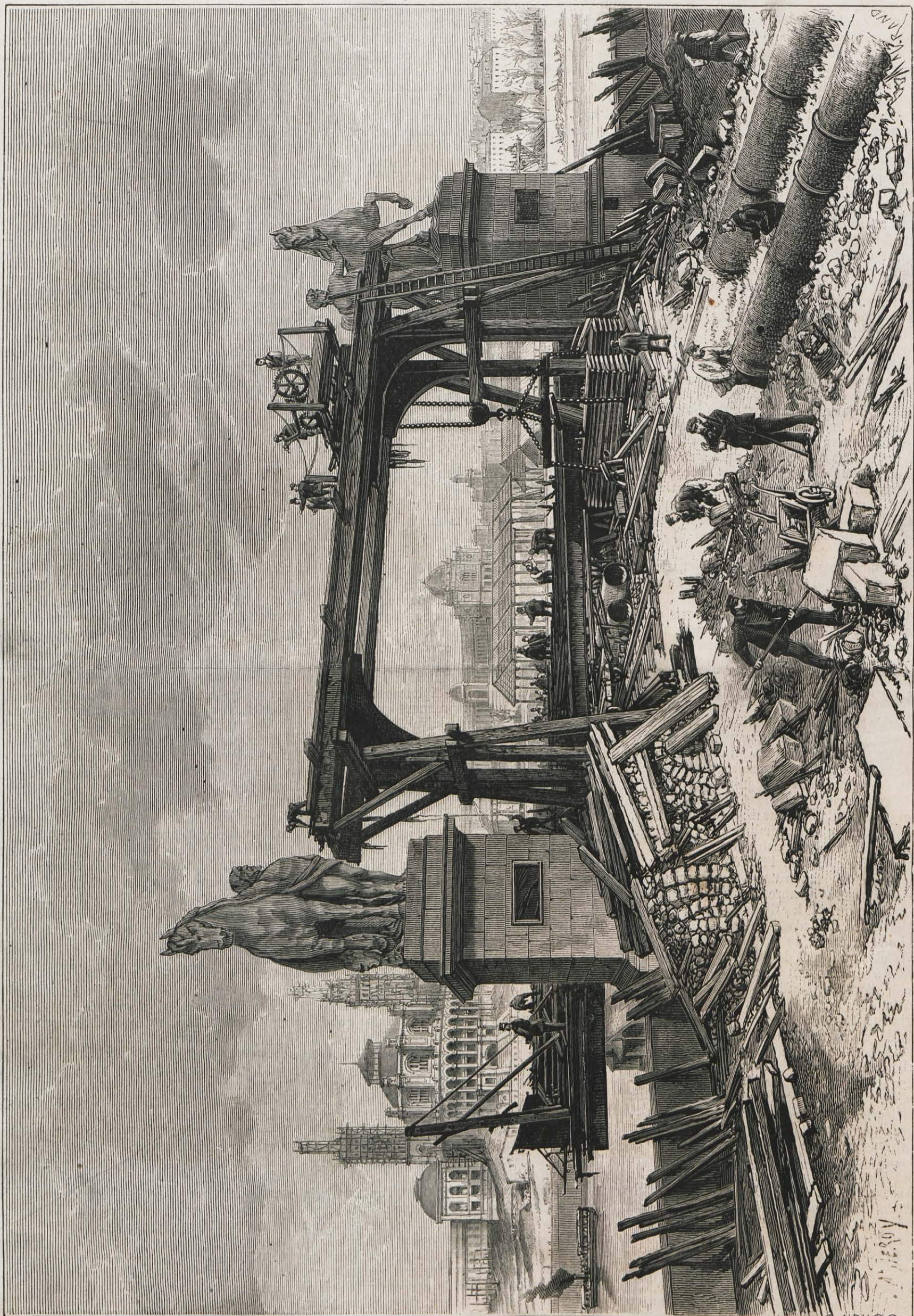
A distance, c'est-à-dire au bout de quatre-vingt-dix ans, Paris a l'air de s'étonner qu'un tel personnage ait pu faire tant de dupes dans le grand monde. En effet, Cagliostro, arrivant de Strasbourg, s'est vite donné une grande posture. Il est descendu rue Saint-Claude, dans un hôtel aristocratique. Il a eu un état de maison, des chevaux, une livrée, une table et, pour commensaux, la fleur de la noblesse du temps. N'était admis chez lui que celui qui était titré ou des plus riches. Mais était-il possible qu'on crût qu'il avait réellement deux flacons merveilleux: l'un pour faire de l'or, l'autre pour prolonger la vie? Est-ce que nous aurions, de nos jours, le quart de la simplicité qu'ont montrée alors nos pères?

L^{...}, un humoriste, a dit, à ce sujet, l'autre soir:

— Eh! mon Dieu, le type de Joseph Balsamo a existé à Paris tout dernièrement; seulement il s'est étié en plusieurs personnages. Nous avons eu Allan Kardec, le spirite; voilà pour le mystique. Nous avons eu le Docteur Noir avec son grand carrosse; voilà pour le charlatan. Nous avons eu le spéculateur X^{...} qui remue si bien l'argent des autres; voilà pour le filou.

Le trait ne manque ni d'originalité, ni de vérité.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE



LES TRAVAUX D'ÉLARGISSEMENT DU PONT D'ÉNA, dessin de M. DEROY, d'après la photographie de M. KLENJOT.



LE NARGHILÉ

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. LOUIS LELOIR

BONNE-MARIE

NOUVELLE

(Suite)

— Je n'ai plus la mienne, dit doucement Bonne-Marie.

— Vous êtes belle, reprit Morin, vous m'aimez, j'en suis sûr, et nous serons les plus heureux du monde!

Toujours l'amour et toujours le bonheur, jamais le mariage! Le cœur de la jeune fille lui fit mal; il lui sembla qu'il allait cesser de battre: elle leva sur le jeune homme un regard navré, auquel il se méprit.

— Vous avez souffert, ma pauvre enfant, dit-il en passant son bras autour de la taille de Bonne-Marie qui ne résista pas, absorbée qu'elle était dans les paroles de son ami; les hommes sont si méchants! Mais l'amour, s'il blesse parfois, console toujours. Le mien n'est pas de nature à vous blesser; je ne suis pas despote, vous le verrez bien!

Bonne-Marie garda le silence; peu à peu toutes les espérances qui avaient grandi en elle pendant les dernières semaines lui semblaient toutes comme les feuilles mortes que le vent d'automne emportait de l'autre côté de la fenêtre, dans le jardin ensoleillé tout à l'heure, et maintenant morne et froid, dans l'ombre d'un nuage.

Une curiosité malsaine saisit Morin; avant de s'assurer l'amour de cette belle fille, si bizarre et si attrayante, il voulut savoir l'histoire de sa première chute, celle qui l'avait amenée à Paris; était-ce un rustre, un paysan grossier qui avait fait fuir le bercail à cette brebis égarée, ou bien un citadin comme lui, passant sur la plage normande?

— Il vous a donc bien mal aimée, demanda-t-il doucement à Bonne-Marie, toujours inquiète et silencieuse.

— Qui? fit-elle avec un tressaillement de surprise et de frayeur, car elle pressentait un nouvel abîme entre elle et lui.

— Celui que vous avez aimé... là-bas?

— Je n'ai aimé personne, dit-elle en se levant soudain, personne, oh non, personne! répéta-t-elle avec un regard d'angoisse vers le ciel où les nuages accourus du sud-ouest lui rappelaient les rafales de son pays.

— Tant mieux, reprit Morin en la prenant par la main pour la faire asseoir près de lui; dans son idée, cela voulait dire que Bonne-Marie s'était aperçu, quoique un peu tard, qu'elle n'aimait pas réellement celui pour l'amour duquel elle avait quitté son village. Vous m'en aimerez mieux, ma belle amie, car vous m'aimerez, vous m'aimez déjà, n'est-ce pas?

— Oui, je vous aime, répondit-elle en tournant vers lui ses yeux profonds pleins de doute et de douleur. Je vous aime... plus que je ne voudrais.

— Pourquoi cette tristesse, Luciane, est-ce que la vie n'est pas pleine de choses charmantes? Laissons là un triste passé pour ne songer qu'à l'avenir tout rose devant nous.

— L'avenir, répéta Bonne-Marie; mais l'avenir est si incertain... on meurt, on se marie...

Elle resta immobile, retenant son souffle, dans l'attente d'une réponse.

— Oh! reprit légèrement Morin, quand je me marierai, si je me marie, je serai si vieux, que ce ne sera plus la peine d'en parler.

Un faible soupir sortit de la poitrine de Bonne-Marie; elle avait prévu cette cruelle réponse et s'était armée pour la supporter bravement; elle y réussit. Son rêve croulait sur elle, et les débris menaçaient de l'ensevelir, mais elle se redressa; son orgueil indompté lui donna la force de faire bon visage.

— Vous m'aimez? dit-elle de sa voix douce un peu tremblante, car cette heure était la plus cruelle de sa vie d'épreuves.

— Je vous adore, Luciane ou Bonne-Marie, c'est tout un, n'est-ce pas, répondit le peintre avec enthousiasme.

— N'avez-vous jamais aimé que moi? demanda-t-elle toujours avec douceur.

— Jalouse? déjà? et du passé encore? fit Morin en souriant.

— Répondez-moi, dit la jeune fille du même ton.

— Voyons, Luciane, soyons sérieux! Vous supposez bien qu'on n'arrive pas à mon âge sans avoir laissé quelque peu de sa laine aux buissons...

— Eh bien, reprit-elle, la partie n'est pas égale, car moi je n'ai jamais aimé que vous...

Morin pensa que la plaisanterie devenait monotone; mais, pour feindre de s'y prêter, il voulut entourer Bonne-Marie de ses bras; elle se dégagea sans colère.

— Monsieur, dit-elle en s'éloignant de quelques pas, je suis une pauvre fille sans fortune, l'ambition m'a amenée ici, je voulais être riche et me marier au-dessus de ma sphère: je commence à croire que j'ai fait fausse route, mais ma faute s'arrête là, je suis une honnête fille, et aucun homme n'a touché mes lèvres...

Morin, vexé du ton que prenait l'entrevue si bien commencée, fit un mouvement que la jeune fille comprit.

— Vous ne me croyez pas, dit-elle douloureusement, et pourtant qu'ai-je fait pour vous donner une si mauvaise opinion de moi?

— Mais, mon enfant, reprit Morin essayant de l'apaiser, je n'ai pas mauvaise opinion de vous du tout, au contraire...

— Vous croyez que j'ai eu un amant? s'écria Bonne-Marie frémissante d'indignation.

— Dame! fit Morin très-ennuyé et envoyant l'amour à tous les diables.

— Et vous m'offrez d'être le second?

— Voyons, mademoiselle, dit le jeune homme impatienté, se levant à son tour et arpentant l'atelier à grands pas, il ne s'agit pas de tout cela: je vous ai rencontrée en un lieu où les vertus, d'ordinaire, pour n'être point farouches, n'en sont que plus aimables; je vous ai parlé comme on parle en ce lieu, — mais avec une mesure que vous avez paru apprécier; vous m'avez inspiré des sentiments que je crois durables, et qui en tout cas sont sincères... Maintenant qu'importe ce que je crois, puisque je vous dis en toute franchise que je vous aime et que j'ai le plus grand désir d'être aimé de vous?

— Vous avez raison, monsieur, dit Bonne-Marie en baissant la tête; c'est moi qui ai eu tort de prendre pour piédestal la rampe du café-concert.

Elle se dirigea vers son chapeau, déposé sur une chaise, et le mit à la hâte.

— Luciane! s'écria Morin, je vous en conjure, cessez ces enfantillages! Je vous adore, je ne puis vivre sans vous...

— Je vous aime! répondit Bonne-Marie, les yeux et la voix pleins de larmes, je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces, — mais je n'appartiendrai qu'à mon mari. Adieu, monsieur Morin. Si vous saviez comme je vous ai aimé!

Elle ouvrit la porte de l'escalier.

— Son mari, pensa le jeune homme, comme elle y va!

— Luciane, dit-il en s'élançant vers elle; elle le retint d'un geste si noble qu'il en fut interdit.

— Respectez celle que vous ne voulez pas épouser, dit-elle; si j'ai eu des torts, ils ne vous causeront aucun préjudice... Vous ne devez pas m'en vouloir... Songez quelquefois à moi, monsieur Morin... j'ai été très-heureuse ici...

Le regard de Bonne-Marie voilé de pleurs parcourut une dernière fois l'atelier paré pour sa visite, le chevalet où son portrait lui souriait, tous ces objets dont la vue avait été pour elle un avant-goût du bonheur rêvé, puis il s'arrêta sur Morin qui, fort penaud, se mordait les lèvres et ne savait que dire.

— Oui, je vous ai aimé, répéta-t-elle avec le courage désespéré de ceux qui vont mourir et n'ont plus rien à garder, jamais personne ne vous aimera autant, car moi je vous ai aimé comme on

aime son fiancé, celui à qui on veut consacrer sa vie, sans partage et sans arrière-pensée... Ce n'est pas ainsi que vous m'aimiez...

— Luciane! s'écria Morin en se précipitant vers elle.

— Adieu! lui jeta-t-elle, en ouvrant la porte, si vite qu'avant qu'il eût pu l'atteindre elle était dehors.

Courir après elle dans le jardin, sous les yeux des voisins railleurs, la rattraper devant la loge du concierge, tout cela eût été d'un ridicule achevé, et Morin ne craignait rien tant que le ridicule. Si pareille chose lui était arrivée, il aurait déménagé dans les vingt-quatre heures; or, Morin tenait à cet atelier découvert après de nombreuses recherches. Il resta donc chez lui, d'autant plus qu'une grosse averse battait furieusement les vitres en ce moment-là.

Les sentiments de Louis Morin pendant qu'il parcourait son atelier et que la pluie tombait au dehors avec le bruit particulièrement agaçant des fortes ondées qui font déborder rapidement les gouttières, ses sentiments et ses impressions n'avaient rien de particulièrement agréable. Certainement, il avait été dur avec Luciane, mais aussi la prétention de celle-ci était par trop injustifiable.

— Le mariage, tout de suite! comme elle y va! se disait le jeune homme en bousculant chaises et tabourets sur son passage. On se connaît à peine, on ne sait pas seulement d'où l'on tombe, et puis le mariage, comme un coup de chapeau! Oh bien, non! Elle a peut-être raison, elle n'a peut-être aimé personne, comme elle le dit... et encore, non; Clotilde n'en aurait pas dit si long l'autre jour... il y a eu quelque chose, et c'est une aventurière qui veut se faire épouser!

Louis Morin aurait pu se dire que, pour une aventurière, Luciane, en le choisissant, n'avait pas visé bien haut, car enfin, il n'était ni prince ni millionnaire, et pour qu'une belle créature comme celle-là, connaissant évidemment tout le mérite de sa beauté, se fût arrêtée à un peintre encore peu connu, nullement riche et probablement à jamais banni de l'Institut par le choix de ses idées, il fallait qu'il y eût là un peu d'amour et de désintéressement, tout au moins!

HENRY GRÉVILLE.

(La suite prochainement).

NOS GRAVURES

L'Exposition universelle.

Les travaux du pont d'Iéna. — Ce ne sont certes pas les projets qui ont manqué pour la transformation du pont d'Iéna en passage exclusivement réservé au service de l'Exposition; mais la plupart de ces projets auraient exigé beaucoup de temps et d'argent. On s'est donc borné à un simple élargissement par la pose un peu au-dessus de la chaussée du pont de poutres en tôle s'appuyant de chaque côté sur les parapets, de manière à les déborder de plusieurs mètres et laissant au-dessous d'elles, entre leur face inférieure et le pavé, un espace dans lequel circulent d'énormes conduites d'eau. Ces tuyaux, dont on aperçoit les ouvertures encore béantes, doivent se relier aux conduites souterraines du Champ de Mars venues à leur rencontre pour faire traverser la Seine et les déverser dans le parc aux eaux de la grande cascade. Le système de pose de ces lourdes pièces est tout à la fois simple et puissant. L'énorme appareil qui occupe la plus grande partie de notre dessin est une grue roulante constituée par des traverses formant pont qui s'appuient à droite et à gauche sur deux pieds roulant sur des galets.

Ces galets se meuvent sur des rails, tandis que sur le pont ou plate-forme de la grue roule un treuil monté sur rails. Le mouvement de transport de ce treuil de droite à gauche et réciproquement, combiné avec celui de marche en avant et en arrière de tout le système, permet d'aller saisir les pièces de fer et les lourds fragments de tuyaux sur le quai où les ont amenés les wagons ou les chariots, pour les mettre en place. Tandis qu'à ce point de prise le treuil a servi à soulever les pièces, au point de pose il les laisse si doucement retomber qu'il devient facile aux ouvriers de guider leur chute pour les mettre juste à la place qu'elles doivent occuper.

Le dessous de la grande cascade du Trocadéro. — Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire à nos lecteurs, le public visitant l'exposition pourra, de la base du palais du Trocadéro embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du Champ-de-Mars avec son palais, son parc et ses nombreux bâtiments annexes, le tout aperçu à travers un voile d'eau en apparence immobile. C'est au-dessous de la chute d'eau, de la source en quelque sorte, que le public, amené par un sentier en pente douce à l'entrée d'une espèce de grotte, y pénétrera pour se trouver dans une salle souterraine; on aperçoit sur notre dessin la large ouverture cintrée dont les ouvriers sculptent en ce moment la clef de voûte. C'est devant cette ouverture que s'étendra la nappe d'eau déversée du sommet de la voûte dans les bassins et, comme nous le disions plus haut, formera un rideau liquide légèrement verdâtre et constellé de millions de gouttelettes que la lumière fera resplendir comme autant de pierres précieuses diversement colorées.

La passerelle de Passy. — Le pont d'Iéna confisqué au profit de l'Exposition, il fallait rendre aux habitants de Passy et de Grenelle le moyen de communication qu'on leur enlevait; c'est dans ce but qu'a été projetée la passerelle bientôt achevée qui doit partir du quai de la rive droite, en face de la rue Franklin, pour traverser l'île des Cygnes et aboutir au quai de Grenelle. Cette passerelle, quoique provisoire en principe et destinée au passage des seuls piétons, est en solives de treillis de fer reposant sur des culées de pierres et des piles. A cause de sa grande élévation, nécessitée par son raccord au-dessus du quai avec la rue Franklin, le tablier en planches de cette passerelle sera beaucoup plus élevé que le niveau des ponts voisins, ceux d'Iéna et de Grenelle, ce qui lui donnera un aspect tout particulier de légèreté et de hardiesse. Pour y accéder du quai, il sera donc nécessaire de gravir plusieurs marches, ainsi que cela a lieu pour le pont des Arts. Autant, du reste, qu'on peut dès maintenant en juger, cette passerelle doit quelque peu rappeler le pont des Arts par son système de construction.

Le Narghilé, tableau de M. Louis Leloir.

L'Orient sera toujours l'éternelle inspiration des amants de la couleur. Odalisque ou sultane, il n'importe, on voit au premier coup d'œil que le modèle de M. Leloir est né au pays du soleil, ou, du moins, qu'il y a pris le goût des riches costumes et des parures éclatantes. La gravure est impuissante à rendre tous les scintillements de la ceinture de pourpre, qui enserme la chemisette en soie de Brousse lamée d'or, non plus que les miroitements des velours de l'opulente tunique; va-t-elle fumer le narghilé qui s'enroule à ses pieds, ou vient-elle d'en savourer les somnolentes langueurs; songe-t-elle à l'absent aimé, ou bien s'abandonne-t-elle au vide de sa pensée, on ne sait; on voudrait supposer que la belle créature caresse quelque rêve cher à son cœur; il est plus probable pourtant que ces grands yeux noirs ne regardent rien, et que nous avons devant nous, une fois de plus, peinte avec toutes les richesses de la palette de M. Leloir, l'image de l'immobile Orient. J. C.

Les Misérables, au théâtre de la Porte Saint-Martin.

Nous rendons compte plus loin, en l'appréciant, du drame tiré des *Misérables*, le roman si connu de M. Victor Hugo. Nous n'avons donc à en parler ici qu'au point de vue de la double page de croquis et de types que nous en donnons. Notre dessin suit pas à pas, en ses tragiques et touchantes étapes, l'épopée de Jean Valjean, ce malheureux forçat, tombé par misère, et qu'arrache au mal la sublime charité de l'évêque Myriel. Le voici revenant du bagne, chassé par tous. Le bon évêque lui donne asile et le reçoit à sa table. Jean Valjean le récompense en le volant. Arrêté, il est encore sauvé par M. Myriel, vole le petit Gervais, puis, saisi par le remords, se transfigure subitement et devient l'honnête M. Madeleine, qui arrive à la fortune par son industrie et devient maire du pays qu'il a enrichi. C'est alors qu'il rencontre, vous savez en quelle circonstance, Fantine, cette malheureuse à qui sa mauvaise vie a imposé le devoir de la maternité. M. Madeleine payera sa dette à M. Myriel, qui l'a arraché au vice en se faisant lui-même le protecteur, le père de la petite Cosette, l'enfant de cette femme, qui l'a confiée aux Thénardier, et chez qui elle est très-malheureuse. Mais sur ces entrefaites, il apprend qu'un vagabond a été arrêté sous son nom. Le laissera-t-il condamner? Non. Il se rend à Arras, il se dénonce lui-même en plein tribunal. Arrêté, il s'évade, court chez les Thénardier, enlève Cosette, et toujours haletant, toujours poursuivi, il

arrive enfin au couvent de Picpus, où il devait trouver le salut.

Au milieu de cette série de tableaux, esquissés d'une main habile, notre dessinateur a jeté les principaux types du drame. C'est d'abord Jean Valjean en son double personnage de bandit et d'honnête homme, puis M. Myriel, au-dessous duquel on voit l'agent de police Javert. Viennent ensuite les Thénardier, homme et femme, la sœur Simplice, quelques portraits secondaires, enfin la petite Cosette, et tout à côté sa mère, Fantine, laquelle, gravement malade, meurt de douleur et de saisissement au moment où Javert arrête devant elle M. Madeleine qui vient de lui promettre de sauver sa fille. Elle la croit bien perdue, cette fois. Alors, comme il est dit en sa chanson, à quoi bon la toile achetée à la ville. Plus de jupe, plus de brassière!

— L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bluets sont bleus, les roses sont roses,
Les bluets sont bleus, j'aime mes amours.

Une chose saisissante en son étrangeté, cette chanson.

L. C.

Les Gisements d'or de la Guyane française : le Placer Vitalo.

La mise en exploitation des richesses aurifères de la Guyane, reconnues depuis longtemps, remonte à quelques années à peine. Le placer Saint-Elie, dont notre gravure représente la vue générale, fut découvert en 1873 par Elie Vitalo, dont l'immense fortune est devenue proverbiale.

Ce placer a une surface rectangulaire de 9900 hectares; il est sillonné d'innombrables criques ou ruisseaux où l'or abonde. Les alluvions modernes sont formées par la destruction, presque sur place, des chapeaux de filons quartzeux aurifères et c'est le lavage de ces alluvions qui conduit à la découverte des gîtes sur place.

L'or trouvé dans le placer Saint-Elie est fondu sur place, ainsi que l'indique la gravure que nous publions. Quelle différence entre cette opération et le travail affreux que nécessitait l'extraction de l'or dans les mines de la Californie! Ici de simples lavages, opérés au moyen d'outils primitifs, ont donné des résultats à peine croyables. Ainsi, avec une moyenne de 57 travailleurs seulement, il a été extrait, en 46 mois d'exploitation, 1656 kilogrammes 503 grammes d'or, représentant une somme de 5,538,385 francs.

Le relevé de ces productions est consigné dans le livre officiel des états de déclarations d'or faites par le commissaire commandant de Sinnamary.

La moyenne de ce rendement est de plus d'un million par an en bénéfices nets. Que sera-ce quand des moyens perfectionnés pourront être employés?

Les ingénieurs appelés à donner leurs avis sur les richesses de la Guyane ont été unanimes à constater qu'il existe sur l'étendue du placer de Saint-Elie de l'or connu, pour une somme de treize millions, sans compter le nombre considérable de marécages, de petites criques, de confluent, de gîtes de surface qui doivent également contenir de l'or.

Ces richesses vont être exploitées par une compagnie qui dispose de puissants moyens d'exécution, et la France possédera bientôt une colonie qui, au lieu de coûter chaque année à la mère patrie, contribuera à l'enrichir.

Le nouveau Palais de Justice de Bruxelles.

Le Palais de justice de Bruxelles sera, est déjà même le monument le plus gigantesque de l'Europe, y compris la cathédrale de Cologne. Il semble que la Belgique ait voulu, non pas seulement édifier de vastes locaux pour loger sa magistrature, mais bien plutôt élever un temple à la justice.

Le nouveau palais de Bruxelles est construit sur le point le plus élevé de la colline où la capitale belge s'est développée et domine la ville entière. Quatre grandes figures de *Libertés* accostent son dôme : liberté de l'enseignement, liberté des cultes, liberté d'association et liberté de la presse. Il est édifié non loin du parc, au bout de la rue de la Régence, presque en face de la Chambre des députés, faisant ainsi pendant au Palais de la Nation. Il couvre une surface de près de *trois hectares*, et le sommet du dôme atteindra une hauteur de plus de *cent mètres*! Etant donné en surplus la surélévation du terrain, le dôme dépassera notablement la flèche de l'Hôtel de Ville et même les hautes tours de l'église Sainte-Gudule.

La forme du monument est celle d'un carré allongé dans le sens de la profondeur, qui est de 200 mètres. La façade principale, avec ses deux pavillons d'avant-corps, a plus de 140 mètres de largeur. Entre les avant-corps règne un escalier d'un seul mouvement conduisant à un péristyle de vingt colonnes qui ont chacune 1^m,80 de diamètre.

De ce péristyle, la vue embrasse toute la ville et, par-dessus les maisons et les monuments, va se perdre dans les paysages lointains des environs de Bruxelles.

La façade latérale de droite, qui surplombe de 17 mètres les rues adjacentes, est desservie par un escalier monumental avec rampes carrossables.

Le style choisi par l'artiste, — l'architecte belge Poelaert, — est le gréco-romain, légèrement modernisé et approprié aux usages du monument avec un tact et un goût parfaits. Ce qui frappe dans l'aspect général de cet immense édifice, depuis les grandes lignes de la façade jusqu'aux plus petits détails de l'ornementation intérieure, c'est l'homogénéité. La volonté de l'artiste est restée partout la même, suivant une pensée unique : faire *grand*, sans dévier jamais de la forme architecturale qu'il a choisie.

Du péristyle on arrive directement dans la salle des Pas-Perdus, laquelle a 50 mètres de profondeur sur 19 mètres de large. Cet immense vaisseau est entouré, à la hauteur de l'étage supérieur, par une galerie à jour de 8 mètres de large; il est éclairé par le lanterneau du dôme, c'est-à-dire que, du sol de la salle des Pas-Perdus, on apercevra, à 100 mètres d'élévation, la voûte du dôme!

Dans l'axe de la salle des Pas-Perdus, à la suite d'une vaste antichambre, s'ouvre la salle des assises, qui a 28 mètres de profondeur sur 12 mètres de largeur, et dont le vaisseau monte jusqu'au toit.

A chaque étage, — communiquant par des escaliers en marbre de Bellevoye (fourni par M. Viollet-Leduc), — règnent de spacieuses galeries de dégagement qui ont jusqu'à 100 mètres de longueur et sur lesquelles s'ouvrent les portes des différents services judiciaires.

Dans l'axe central s'échancré à droite une baie gigantesque : c'est le point de départ d'un escalier qui va d'un seul mouvement avec des rampes à jour s'ouvrant sur des galeries engagées, de la salle des Pas-Perdus au niveau de la rue des Minimes, c'est-à-dire à un niveau en contre-bas d'environ 30 mètres : cet escalier, on l'a dit avec raison, est « un monument dans le monument ».

La lumière et l'air circulent à flots dans toutes les dépendances, dans les moindres recoins du bâtiment. Le chauffage se fera, sans compter les foyers de chaque pièce séparée, par quatre bouches de calorifère dont les appareils de distribution ont, dans le sous-sol, 1^m,80 de diamètre!

En ce qui concerne l'aspect architectural proprement dit du monument, il faut attendre que les travaux soient entièrement terminés pour en tenter la description fidèle. Mais, dès à présent, les lecteurs de l'*Illustration* pourront se faire une idée de la physionomie extérieure du palais par notre dessin; cette planche est la reproduction exacte d'une photographie de la maquette, exécutée par M. A. de Blochouse, auquel on doit de remarquables épreuves des principaux monuments de la Belgique.

La réalisation d'une œuvre comme celle du nouveau Palais de justice de Bruxelles appelle le concours incessant et dévoué de plus d'un. En dehors de l'architecte, M. Poelaert, il faut citer M. Wellens, inspecteur général du corps des ponts et chaussées, chargé de la haute direction des travaux; M. Carpentier, architecte du gouvernement; Engels, conducteur des travaux, et aussi l'entrepreneur général de ces travaux, M. de Vestel.

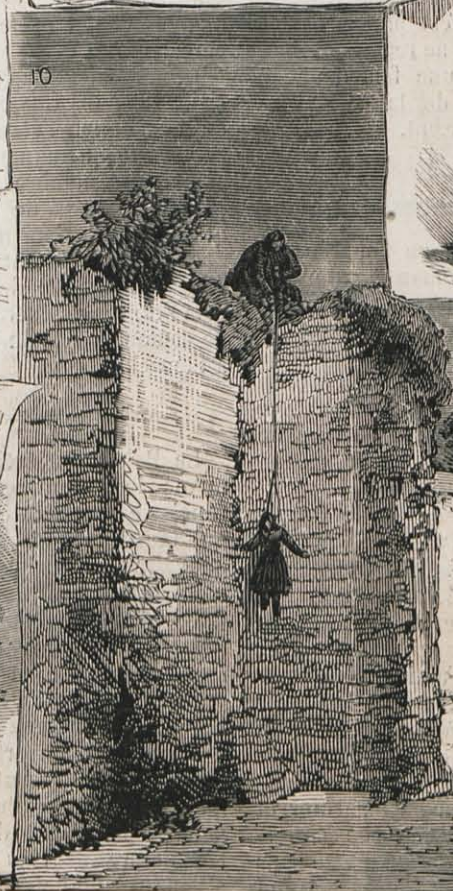
Le nouveau Palais de justice de Bruxelles sera inauguré en 1880, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

Georges du Bosch.

LES THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Misérables*, drame en cinq actes et douze tableaux, par M. Charles Hugo.

De ce volumineux roman des *Misérables*, écrit au courant de la prodigieuse imagination d'un poète, M. Charles Hugo a tiré un drame. Il s'est emparé de la première partie de l'histoire de Jean Valjean, de l'épisode de Fantine, du chapitre de Cosette sauvée



SNEEDON TILLY.



par M. Madeleine de cette prison où elle languit et souffre chez les Thénardier, avant que le couvent de Picpus s'ouvre pour les sauver l'un et l'autre. On ne pouvait mieux choisir. Ainsi dirigé sur sa route directe, le drame avait son intérêt : il évitait du moins les bifurcations de ce roman, qui prenait sa course à propos de tout et à propos de rien. Le roman a la liberté de faire halte à sa guise, le drame fait sans cesse marche en avant. Les *Misérables* ont donc repris leur route à la Porte-Saint-Martin, après s'être essayés à ce petit voyage dramatique, il y a quelque quinze ans, — c'était le 3 janvier 1863 — aux Galeries Saint-Hubert à Bruxelles.

On me dit qu'il eut peu de succès à l'étranger. Est-ce donc que les Belges sont plus susceptibles que nous sur la logique d'une pièce, et qu'ils ouvrent plus difficilement un crédit aux personnages et aux situations d'un drame ! J'avoue, pour ma part, que mon esprit n'a pas de ces sévérités. Il me semble qu'il y a toujours entre moi, lecteur d'un roman ou auditeur d'un drame de Victor Hugo, un compromis. A ce grand esprit si fécond, si puissant, je pardonne tout : les impossibilités, les inconséquences, les exagérations. J'avais écrit un certain mot, mais je viens de l'effacer, tant ce génie m'impose de respect. Je passe toutes les folies : c'est une concession à perpétuité. Cela fait, je me livre tout entier au maître ; et s'il me fait souffrir dans mon impatience d'esprit, s'il lui plaît de m'échapper par des digressions trop prolongées, je sais qu'à un moment ou à un autre, il me reviendra avec tout son charme et toute sa puissance. J'ai relu en entier pendant ces deux derniers jours le roman des *Misérables*. Quel livre médiocre, mais quelles belles pages ! et animées et vivantes à ce point que lorsqu'elles passent décolorées et presque éteintes sur le théâtre, le drame, sous cette lumière électrique, en est comme illuminé. Que de sacrifices il a fallu faire pour tant aux exigences de la scène ; mais on a conservé quelques beaux passages du roman et cela suffit. Vous vous souvenez de ce premier volume qui nous faisait connaître, dans ses chapitres d'introduction, Monseigneur Myriel, avec sa sœur Baptistine et madame Magloire : nous avons retrouvé ce pieux personnage. Jean Valjean, sorti du bagne de Toulon, est reçu à l'évêché ; lui que tout le monde repousse, il s'assied à la table de l'évêque ; il couche dans une des chambres de cette pauvre et sainte maison, qu'il quitte la nuit en volant son hôte, en lui enlevant ses couverts d'argent. Le forçat, ramené par des gendarmes, paraît devant ce juge : l'évêque sait qu'un mot de pitié et de pardon peut libérer cet homme ; il déclare qu'il lui a donné les couverts et, pour donner plus de force à ses paroles, il remet entre ses mains les flambeaux d'argent qu'il a, dit-il, oublié d'emporter. Que Valjean se souvienne seulement qu'il a promis de devenir honnête homme : — « Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu. » La scène est très-belle et d'un très-grand effet. Jean Valjean pourrait dire aussi, comme un personnage d'une comédie moderne : « Pourquoi m'avez-vous inspiré l'idée du bien ? j'étais si tranquille dans le mal ! »

Nous le retrouvons dans la montagne : c'est ici que se place la scène un peu puérile du petit savoyard et de sa pièce de quarante sous, que Jean Valjean tient cachée sous son pied. Le voleur réparait, je ne sais trop pourquoi, puisque Jean Valjean a le gousset des mieux garnis, grâce aux générosités de Mgr Myriel ; mais je ne discute pas, ainsi l'a voulu le poète. Le drame franchit ici les étapes du roman, et à l'acte qui suit, nous voici à Montfermeil, dans ce village qu'habitent les époux Thénardier, un couple hideux, auxquels Fantine vient remettre un enfant qu'elle porte dans ses bras, Cosette. La mère laisse aux soins de ces brigands cette fille qu'elle est forcée d'abandonner et revient à Montreuil-sur-mer chercher de l'ouvrage, c'est-à-dire la faible somme qui donne la vie à Cosette et à elle du pain. C'est dans la fabrique de verroterie de M. Madeleine que Fantine travaille. Vous connaissez cet industriel, cet homme, puissamment riche, que Louis XVIII a nommé maire de Montreuil-sur-mer. C'est Jean Valjean qui acquitte sa dette d'honneur envers Mgr Myriel. Jean va sauver, en soulevant de ses larges épaules la charette qui l'écrasait, le père Fauchelevent, et lorsque tout le monde entoure M. le maire, admire et félicite M. Madeleine, un homme, un inspecteur de police, Javert, reconnaît Jean Valjean à cet exploit d'Hercule, et dénonce à la police de Paris, M. Madeleine, comme l'ancien forçat échappé du bagne de Toulon. La lutte s'accroît plus encore entre l'inspecteur et M. Madeleine, lorsque le maire arrache de sa propre autorité Fantine, la fille soumise, à la justice de Javert, et lui

fait serment de s'occuper de Cosette, restée en nourrice à Montfermeil.

J'avoue que ce rôle de Fantine est des plus pénibles et des plus désagréables. Malgré les efforts du romancier tout entier à son paradoxe du beau dans le laid, cette fille des rues est insupportable ; sa mort dans un hôpital et sa chanson ont des aspects des plus lugubres. Il est vrai que c'est à Fantine que nous devons Cosette, c'est-à-dire que de cet acte va naître bientôt la scène la plus poétique et la plus touchante ; mais n'allons pas plus vite que la pièce. Aussi bien, avons-nous oublié de rappeler ce tableau de la cour d'assises d'Arras. Champmathieu a volé des pommes : c'est peu pour Champmathieu. Mais ce voleur n'est autre que Jean Valjean, c'est-à-dire un forçat en rupture de ban, et Champmathieu va être condamné aux galères à perpétuité, si M. Madeleine ne dit pas toute la vérité, s'il n'arrache pas ce malheureux à l'erreur qui doit le faire condamner. M. Madeleine, qui entend toujours cette voix de l'évêque Myriel : « Sois un honnête homme », se précipite à la cour d'assises et jette au milieu des débats le scandale de sa loyauté. J'ai dit scandale, car, en vérité, il était si simple de faire avertir le président des assises et de lui livrer un aveu qui, en sauvant l'accusé, ménageait l'honnête Valjean, c'est-à-dire M. Madeleine. Mais le poète a besoin que Jean Valjean continue sa route de vagabond.

Cela dit, et Javert toujours à la poursuite de Jean Valjean, voici M. Madeleine, grâce à la pieuse complicité de la sœur Simplice, libre et poursuivant sa route sur Montfermeil. Le soir, il rencontre Cosette près du bois portant péniblement un seau plus grand et plus lourd qu'elle, et succombant sous cette charge. Jean se saisit du fardeau, prend l'enfant par la main, et la conduit chez les Thénardier. La scène est ravissante, toute pleine d'attendrissements et de larmes. Jean a ramené Cosette à ses bourreaux et il la libère de cette prison où elle souffre les plus durs traitements. C'est quinze cents francs qu'il faut donner à ce couple rapace des Thénardier, je ne sais pas pourquoi, puisque M. Madeleine a entre les mains la lettre de Fantine qui ordonne aux Thénardier de donner sa fille à qui leur apportera le billet. Le roman, comme vous vous en souvenez, sauvait Jean Valjean en l'introduisant comme jardinier en second dans le couvent de Picpus, par quels moyens ! vous le savez ! un enterrement, Jean Valjean dans la bière, respirant, Dieu sait comme, et sauvé par Fauchelevent de sa tombe. Une série d'invéraisemblances. Le drame qui devait conclure, lui, en agit autrement. C'est une chasse à l'homme : Javert poursuit Jean Valjean qui emporte Cosette ; traqué par l'inspecteur de police aux pieds des murs de Picpus. Valjean se souvient de son premier métier, il rappelle à lui ses forces d'autrefois, il se saisit de Cosette, et en s'aidant des talons et des coudes, il hisse l'enfant jusqu'au haut du mur. Dans le jardin du couvent, le père Fauchelevent attend son bienfaiteur, M. Madeleine, et salue ainsi Valjean et sa petite Cosette.

Il est facile, vous le voyez, de relever les défauts de ce drame, d'une logique assez pauvre ; mais quoique la logique en eût, il est intéressant et il aura, nous en sommes convaincus, un très-grand succès. L'acrobasière est très-touchant et très-pathétique dans ce personnage de l'évêque Myriel ; Taillade rend à merveille ce rôle peu sympathique de Javert ; c'est M. Vannoy qui fait Thénardier ; Mme Daubrun, c'est la sœur Simplice. La petite Daubray a eu le plus grand succès dans le rôle de Cosette. Mme Jane Essler a lutté de son mieux pour le rôle de Fantine que son talent n'a pu sauver : que Mlle Essler se console, d'autres artistes, je parle des plus grandes, auraient échoué dans cette tâche. Quant au héros du drame, c'est M. Dumaine, des plus remarquables, sous sa double physionomie de forçat et d'honnête homme, de Jean Valjean et de M. Madeleine.

M. SAVIGNY.

UN TALENT DE SOCIÉTÉ

NOUVELLE

Entre la maison des Palanquais, enrichie dans le commerce, et la noble maison de Fallempoux, presque ruinée par les effets de la loi sur les successions, il est d'usage presque immémorial de s'appeler cousins, à cause d'anciennes alliances contractées par les deux familles. Le cours de la Loire, à l'endroit où il est encore réduit aux proportions d'un ruisseau, sépare les domaines de leurs derniers représentants, domaines bien inégaux, en vérité, et qui ne pourraient, eux, se traiter sérieusement de cousins. La

Palanquaise, en effet, comprend un parc immense, des prés sans fin, des terres à perte de vue, le tout dominé par un château moyen âge où l'architecte n'a rien négligé pour lui donner la couleur locale, rien, pas même les fossés et un pont-levis. M. Palanquais, du reste, président du conseil général, tout désigné pour la prochaine vacance à la Chambre des députés, garde comme il convient sa dignité d'homme politique, et peu de personnes peuvent se vanter de l'avoir vu rire en public.

A Fallempoux, tout est plus simple et plus gai, les hommes et les choses. Des terres tout juste assez pour qu'un propriétaire oisif, mais doué de goûts très-simples, puisse espérer n'y pas mourir de faim ni de froid. Le manoir décrépit avait fait mine un jour de s'affaisser sur la tête des habitants ; M. de Fallempoux se hâta de se créer des ressources en faisant une dernière amputation à son domaine, fit abattre la vieille bicoque et sur ses ruines s'éleva une maisonnette d'un seul étage, simple, comme le, vulgaire, mais possédant par exemple une vaste, une très-vaste salle à manger ; car quelque affranchi que l'on soit des préjugés de caste, on ne peut, quand on s'appelle Fallempoux, vendre à des brocanteurs ses vieux portraits de famille bardés de fer ; puisqu'on les garde, il faut bien trouver à les loger quelque part.

Donc la salle à manger de Fallempoux était ornée d'une riche galerie de portraits qu'on nous dispensera sans peine de décrire. Toutefois, il est nécessaire que nous donnions un instant d'attention au dernier des tableaux de la série, à celui-là même qui représentait, en son vivant, les traits de Joseph-Alexandre de Fallempoux.

Quand nous disons le portrait, c'est les trois portraits que nous devrions dire ; car le tableau que nous décrivons était un véritable triptyque représentant trois fois le même personnage dans la même attitude : M. Joseph-Alexandre à droite, M. Joseph-Alexandre à gauche, M. Joseph-Alexandre au milieu, partout à mi-corps, les mains familièrement croisées derrière le dos. Un seul détail, mais des plus caractéristiques, distinguait ces trois ménechmes : le portrait central, orné du grand nez aquilin de la famille, le portrait droit, vertical, menaçant ; celui de droite était orné du même nez, mais fortement détourné à droite, comme une voile latine inclinée sous un coup de vent ; le nez du portrait à gauche obliquait en sens opposé. Nous pouvons, sans indiscretion et sans trop sortir de notre sujet, raconter l'histoire de ce nez à triple forme, histoire qui jettera un grand jour sur le caractère de notre héros.

Quand M. de Fallempoux se décida à compléter sa galerie par l'addition de sa propre image, il profita du passage à Fallempoux d'un peintre ambulant, qu'il hébergea quelques jours dans sa maisonnette. Dès la première séance, l'artiste dessina sur sa toile, bien de face, le nez d'aigle, nez puissant dont il admira l'énergique rectitude. Le lendemain, quand il voulut reprendre son travail, il s'arrêta ébahi devant son modèle : ce nez, qu'il avait si consciencieusement dessiné tout droit, divergeait fortement à gauche. L'artiste regarda, balbutia, rougit, puis effaçant silencieusement son travail de la veille, il inclina à gauche, avec discrétion, l'appendice de son noble modèle, et poursuivit en se demandant comment il avait pu, la veille, tomber dans une erreur aussi grossière.

Le jour suivant, nouvelle surprise : le nez, cette fois, était franchement tourné à droite. Ahuri, presque effrayé, l'artiste regarda dix fois son croquis et autant de fois le modèle ; mais, à chaque fois qu'il relevait la tête, il trouvait que ce nez endiablé avait changé de direction, tantôt se portant à droite, tantôt à gauche, tantôt reprenant la position centrale.

— Merbleu ! s'écria enfin le peintre impatienté, est-ce donc un nez que vous avez, monsieur, ou une girouette ?

Pour toute réponse, M. de Fallempoux, pendant deux bonnes minutes, fit osciller son nez de gauche à droite et de droite à gauche, s'associa un instant à l'accès de folle gaieté où ce bizarre spectacle avait jeté l'artiste, et, finalement, commanda le triptyque dont nous avons signalé la présence à Fallempoux.

Cette mobilité de l'appendice olfactif, dont M. de Fallempoux tirait le plus grand parti pour anuser la bonne société du Puy-en-Velay s'était révélée chez lui dès le collège, et, dès cette époque, son cousin Palanquais, honteux de voir un membre de sa famille rechercher des amusements si grotesques, lui avait résolument tourné le dos. Le temps n'ayant atténué, ni la gaieté familière de l'un ni la gravité quelque peu pédantesque de l'autre, aucun rapprochement n'avait eu lieu entre les deux cousins, et la Loire était restée pour eux une barrière infranchissable. A peine s'adressaient-ils la parole lorsqu'ils se rencontraient,

par hasard, dans les sociétés où ils étaient fort recherchés l'un et l'autre, celui-ci à cause de sa grande fortune et de sa grande influence, celui-là pour la jovialité de son caractère, la facilité de son humeur, son inépuisable bienveillance, et, par-dessus tout, son prodigieux talent pour les grimaces désopilantes, dont le grave Palanquais lui-même était parfois obligé de rire, mais en se cachant, en mordillant furieusement sa moustache, en rougissant jusqu'aux oreilles. Au fond, les sourdes fureurs de M. le président du conseil général n'étaient guère moins amusantes pour la société velaisienne que les grimaces de son noble cousin; et quand le préfet de la Haute-Loire, un joyeux et malin compagnon, pouvait les mettre face à face dans un dîner officiel, il n'aurait pas donné pour la moitié de ses appointements la scène ébouriffante qui terminait invariablement la soirée. C'était, du reste, la seule vengeance que le brave homme voulût tirer de l'opposition que Palanquais lui faisait volontiers dans le conseil.

Nous avons dit comment les deux cousins évitaient de passer la Loire de peur de se rencontrer; mais les deux familles ne vivaient pas pour cela étrangères l'une à l'autre. Leurs deux chefs ne se voyaient pas, mais n'imposaient pas à leurs enfants la même réserve. La fille de M. de Fallempeux, une belle blonde de dix-huit ans, douce, gaie, spirituelle, plus énergique au fond qu'une blonde n'en a l'air, dirigeait, depuis la mort de sa mère, son pauvre ménage avec une sûreté de main que la maison n'avait pas connue depuis des siècles, et Fallempeux, qui avait souvent côtoyé la misère, pouvait commencer à se croire dans une sorte d'opulence. En tout cas, fier d'une enfant si accomplie, il vivait dans une atmosphère de tendresse et de bonheur qui l'empêchait de remarquer l'absence des superfluités dont le privait l'état de sa fortune. Comment aurait-il pu s'apercevoir, le brave homme, qu'il manquait un meuble à la place où ses regards rencontraient les grands yeux bleus de sa fille Marie?

Stéphane, la fille de Palanquais, n'avait pas, vu le pied sur lequel était montée la maison de son père, à donner des preuves de capacité comme ménagère; mais la vivacité, l'infatigable et malicieuse gaieté de cette folle brune eût été capable d'égayer un intérieur plus austère encore que celui de M. le président. Paquais (c'est ainsi que la diablesse avait, par une hardie contraction, transformé le vocable de *papa Palanquais*), Paquais adorait trop sa fille pour oser s'insurger contre cette gaieté qu'au fond du cœur il trouvait quelque peu exubérante. Il se disait, du reste, que son enfant n'avait que dix-sept ans, et l'exemple de son fils aîné, jeune substitut de vingt-six ans que l'âge avait doté d'une gravité très-suffisante, l'autorisait à compter sur le temps pour mettre un peu de p'omb, comme il disait, dans la tête légère de sa fille.

Si le pauvre homme avait pu assister aux parties de son rire que son fils Albert, le grave substitut, sa fille Stéphane et leur cousine Marie organisaient dans le parc de la Palanquaise; si surtout il avait été témoin des prodigieuses séances que Papoux (autre altération de *papa Fallempeux* imaginée par Stéphane), leur donnait dans la salle à manger, il n'eût pu, croyons-nous, conserver aucune illusion sur la gravité des membres de sa famille.

Depuis quinze jours, du reste, c'est-à-dire depuis le commencement des vacances d'Albert, les visites journalières de Marie de Fallempeux à la Palanquaise et les excursions plus fréquentes encore d'Albert et de Stéphane chez leur cousine inspiraient au grave magistrat une inquiétude vague encore, mais qui ne laissait pas de s'accroître. Que se passait-il? Palanquais n'en savait rien; mais l'air inquiet de Marie, l'air préoccupé d'Albert, la dévorante activité de Stéphane, qui allait de l'un à l'autre avec des mouvements d'impatience comique, faisaient facilement soupçonner un complot dans lequel Albert et Marie n'acceptaient qu'avec répugnance le rôle que Stéphane voulait leur assigner.

Que se passait-il? Déjà vingt fois le substitut avait ouvert la bouche pour commencer une explication ou formuler une demande, et vingt fois il s'était mordu la langue.

Enfin, un beau matin, après un déjeuner auquel Marie avait pris part, et où les deux enfants de M. Palanquais avaient échangé des coups d'œil très-significatifs, les deux jeunes filles se dirigèrent vers le jardin et Albert gagna le cabinet de son père. Le vieux roué, occupé à rédiger son discours pour l'ouverture de la session du conseil général, voyait arriver son fils par-dessus ses lunettes; à l'air défait du substitut, il comprit que le moment décisif était venu.

Albert vint s'accouder sur le casier du bureau où son père écrivait. La vue de l'occiput dénudé du président lui donna le frisson. Il commença néanmoins :

— Mon père...

— Qu'y a-t-il, demanda le président sans lever les yeux.

— Je... j'aurais une demande à vous faire.

— Ah! fit M. Palanquais en se rejetant sur son fauteuil et fixant sur son fils ses deux yeux curieux à travers les verres de ses lunettes.

— Oui... Plusieurs fois déjà, M. le procureur de la République a développé devant moi, avec une intention évidente, cette idée que la vie de garçon ne saurait convenir à un magistrat..., que...

— Bon! et tu en as conclu que tu ferais bien de te marier.

— Mon père...

— Pourquoi pas? dit gravement M. Palanquais. Je serais mal venu à blâmer chez mon fils une résolution que j'avais prise moi-même, à ton âge précisément, et dont, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu à me repentir, ni à cause de la femme que j'ai eu le malheur de perdre, ni à cause des enfants qu'elle m'a laissés.

— Mon père...

— Donc, mon fils, tu feras bien de te marier. Quant aux qualités de ta compagne, la première et la plus essentielle, c'est qu'elle ait le bonheur de te plaire. Je suis persuadé que si elle possède cette vertu, c'est qu'elle sera douée de toutes les autres. Va donc, mon enfant, et cherche autour de toi, cherche loin d'ici; ton choix, quel qu'il soit, sera le mien.

— Oh! alors, mon père, dit le jeune homme avec expansion...

— Je ne fais, dit M. Palanquais, qu'une seule restriction à l'approbation en blanc que je te donne : je ne saurais t'approuver si tu avais la malheureuse idée de songer à la cousine Marie de Fallempeux, un ange véritable, cependant, et que j'aime, tu le sais, comme ma propre fille.

Albert devint affreusement pâle. Son père ne parut pas s'en apercevoir et poursuivit avec une certaine solennité :

— J'ai peut-être tort, mon enfant, de poser une telle restriction à la liberté de ton choix, car tu as certainement compris, du moins aussi bien que moi, qu'il ne saurait convenir à un homme public, ni surtout à un magistrat, d'introduire dans leur famille un personnage aussi grotesque que ce Fallempeux. Maintenant, mon enfant, dit M. Palanquais, cherche-toi une compagne, vertueuse, belle s'il se peut, spirituelle avec modération; qu'à ta fortune, ne t'en inquiète pas : tu seras riche pour deux.

Là-dessus M. Palanquais reprit sa plume et le fil de son discours. Albert, toujours accoudé sur le bureau, essaya de prononcer quelques paroles; mais aucun mot ne put sortir de sa gorge étranglée. Il gagna en trébuchant la porte du cabinet et se rendit au jardin, sans trop savoir où il allait.

Sa figure pâle et défaite suffit pour renseigner les deux jeunes filles sur le résultat de sa démarche.

— Refusé! s'écria Stéphane.

Albert inclina la tête avec désespoir. Marie mordait ses lèvres pour empêcher ses larmes de couler.

— Et ses raisons? demanda Stéphane avec un ton d'impérieuse colère.

— Oui, ses raisons? insista doucement Marie.

— Ses raisons, dit Albert, ne sont pas offensantes pour vous, Marie : il sait et il avoue que vous êtes un ange. Ce n'est pas vous qu'il refuse, c'est...

Albert hésita et se tut.

— Je vois cela, s'écria Stéphane, il ne veut pas de M. de Fallempeux. C'est bon, je lui dirai son fait, moi, poursuivit-elle en s'emportant de plus en plus, et je lui montrerai bien qu'un Papoux vaut bien un Paquais, et que...

— Stéphane, dit Marie avec un grave sourire, tu ne saurais, toi, oublier que M. Palanquais est ton père; quant à moi, je dois me souvenir que M. de Fallempeux est le mien. Adieu, M. Albert Palanquais, dit-elle en saluant le jeune substitut. Au revoir, ma bien-aimée Stéphane, ajouta-t-elle en pressant sa cousine entre ses bras. Tu n'oublieras pas, j'en suis sûre, qu'il y a là, de l'autre côté de la Loire, deux cœurs qui t'aimeront, quoi qu'il arrive. M. Albert ne doit plus se présenter à Fallempeux...

— Ah! par exemple, se récria Stéphane.

— Mais toi, ma bonne amie, tu te souviendras que mon père ni moi ne saurions plus nous passer de toi.

Elle partit, presque en courant, pour ne pas laisser échapper un sanglot qui l'étouffait.

Deux heures environ après cette scène, M. de Fallempeux, assis, dans son petit salon, en face d'un livre qui était resté, depuis plus d'un mois, ouvert à la même page, écoutait ou plutôt regardait bavarder sa fille, assise de l'autre côté du guéridon, et dont la

vivacité et la bonne humeur, tout exceptionnelles ce jour-là, jetaient le brave homme dans un véritable ravissement.

Tout à coup Stéphane Palanquais fit irruption dans le salon, et comme le lecteur tournait le dos à la porte, elle avança ses bras par-dessus les épaules du vieillard, saisit à deux mains le livre ouvert et le ferma de façon à emprisonner le nez de M. de Fallempeux.

— Il ne faut pas demander, dit celui-ci en se dégageant, si c'est cette folle Stéphane.

La jeune fille, prompte comme un oiseau, avait déjà repoussé du pied le guéridon, avait saisi un tabouret, et, s'asseyant bien en face du vieillard, avait pris l'une des grosses mains ridées de son oncle entre ses deux petites mains potelées.

— Papoux, commença-t-elle brusquement, j'ai une petite question indiscrète à vous poser.

— Tu n'en poses jamais d'autre, lutin.

— N'est-ce pas, Papoux, que vous voulez bien que Marie soit ma belle-sœur?

M. de Fallempeux, à cette question inattendue, ouvrit de grands yeux ronds étonnés et chercha le regard de Marie; mais elle était sortie du salon.

— Eh bien! dit Stéphane impatientée, est-ce que vous ne m'avez pas comprise?

— Je ne sais pas, dit le vieillard avec émotion.

— Ah! vous ne savez pas? dit Stéphane; est-ce que ma question...

— Mon enfant, interrompit M. de Fallempeux, je sais mieux que personne que malgré ta légèreté apparente, tu es une fille d'un grand bon sens. Mais, avant de me poser ta singulière question, as-tu consulté quelqu'un?

— Oui... j'ai consulté mon frère, d'abord...

— Et puis?

— Et puis mon père.

— Et il a consenti? demanda le vieillard prêt à éclater de joie.

— Il a consenti, dit la jeune fille, non sans hésitation, mais... mais... ceci est difficile à dire.

— Si c'est difficile pour toi, ce doit être impossible pour tout autre, dit M. de Fallempeux en souriant.

— Je ne dis pas non. Mon père a donc consenti à ce mariage que nous désirons tous; mais il y a mis... une... une... une condition, une restriction, une observation... je ne sais pas comment vous appelez cela.

— Ah! ah!

— Oui. Mon père trouve, comme cela, que dans cette famille des Fallempeux on a des figures, des figures très-belles, très-graves, très-fières, très-distinguées, et il prétend qu'il serait dommage de gâter ce que Dieu a si bien fait.

— Je sais : il me reproche mes grimaces, et je devine qu'il a mis pour condition à l'union que vous projetez, que je m'abstiendrais d'en faire à l'avenir.

Stéphane se tut, baissa la tête et rougit.

— Eh bien! Marie, toi qui t'es chargée de cette négociation, je te le demande : ne trouves-tu pas qu'il y aurait pour moi quelque honte à accepter de pareilles conditions, et que ton père me traite comme un gamin malappris?

— Je ne sais pas, cher Papoux, dit Stéphane en relevant ses beaux yeux noirs remplis de larmes; mais ce que je sais bien, c'est que si vous refusez, le mariage n'aura pas lieu, et vous ferez trois malheureux.

— Trois! dit le vieillard ému; est-tu bien sûre, bien sûre du nombre, mon enfant?

— Ah! non, dit la jeune fille tout bas, en collant ses lèvres sur l'oreille de son oncle; je dirai bien quatre, car je suis sûre qu'il faut vous compter.

Et pressant entre ses deux bras la tête du vieillard, serrant sa joue contre la sienne, elle se prit à sangloter.

Après un instant de silence, M. de Fallempeux écarta doucement la tête de l'enfant, l'embrassa longuement au front et lui dit avec une profonde émotion :

— Et toi aussi tu es un ange. Sois tranquille, Papoux ne fera le malheur de personne... Toutefois, mon enfant, je mets, moi aussi, non pas une, mais deux conditions à ma promesse : d'abord, tu ne diras ni à ma fille, ni à ton frère, ni à personne autre que ton père ce qui vient de se passer ici. En second lieu, ton père s'engagera à ne faire jamais aucune allusion directe ou indirecte, ni à mes erreurs passées, ni à mes engagements pour l'avenir; sans quoi... je reprendrais ma liberté.

— Et puis, ajouta câlinement Stéphane en se penchant de nouveau à l'oreille de son oncle, si Papoux manque à sa parole, ici, entre nous, en petit comité, ni Marie, ni Stéphane, ni Albert ne sont des bavards.

EXPLOITATION DES ALLUVIONS AUFIFÈRES A LA GUYANE FRANÇAISE. — GISEMENTS D'OR DE SAINT-ÉLIE.



1. TRANSPORT EN PIROGUES. — 2. LA FONTE DE L'OR. — 3. VUE GÉNÉRALE DU PLACER SAINT-ÉLIE (CONCESSION VITALO), d'après les croquis de M. de LA BOUGLISE.



BRUXELLES. — LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE, d'après une photographie de la maquette, par M. A. DE BLOCHOUSE et les dessins de M. POELAERT, architecte.

LES TABLETTES DU SPHINX

Adresser les solutions et communications, avant le samedi, à M. EDME SIMONOT, au bureau du Journal, rue de Verneuil, 22.

N° 401. — Course du cavalier des échecs sur damier de cent cases.

AN	OU	NF	LE	TP	ES	AI	EU	CL	UX
LE	IL	DS	SL	IS	SP	ER	YE	EI	TE
RT	GR	SO	AN	OU	AR	AR	TL	ET	ED
OU	UE	XR	CR	AR	EC	NF	TR	TR	NN
TA	LE	DQ	NJ	BJ	AI	VO	TP	EF	LE
SQ	SS	IL	ES	FA	AN	UD	LE	OC	ES
IL	DI	IT	UI	TS	IT	DE	NA	SP	AM
LU	OR	ON	LE	ES	AI	RI	SO	ED	EN
AU	BR	EU	LE	AP	NT	TJ	RI	IL	LU
XL	SP	PL	FR	OY	ST	LE	ST	TE	E

N° 402. — Cryptographie par substitution.
BD LFGDH TRST DSLRSNT, P'DTN
D'RTNHD TRST HRGFTT.

N° 403. — Cryptographie par substitution

KFRTRDCSDBLGSDBRPGSDBRP.
XNLTRSHR.
RKFSMMRSVNTSHR.
MSTVRBMNZTHSZQDLJRTKRB.
GSDBRPKFSDBLPGSDBRPG.

N° 404. — Cryptographie non déchiffable par les substitutions.

A. NMQDC, B. CTG, C. BKQ, D. AIBV, E.
OUPRGD, F. YOQXYMH, G. XGYS, H. FTV.

N° 405. — Les antipodes d'un carré magique.

Distribuer les nombres 1 à 64, dans un carré de 64 cases, de telle sorte que : 1° en additionnant successivement les bandes horizontales, les colonnes verticales, et les deux grandes diagonales ; 2° en divisant le carré en quatre, et en effectuant les mêmes additions pour chacun des quatre carrés partiels ; les cinquante-huit additions donnent toutes des sommes différentes. Indiquer les 58 sommes pour le carré que l'on aura trouvé.

N° 406. — Acrostiches. N° 407. — Acrostiches

? I S ? ? H A ?
? R A ? ? L M ?
? A I ? ? A I ?
? O L ? ? T N ?
? L A ? ? U I ?
Z ? R I ? H ? P E ?
? I R ?

N° 408. — Mots carrés.

ROLE
IDEE
ROSE
DINE

N° 409. — Mots en triangle.

C A A A A
N T O O
N B C
N B
N

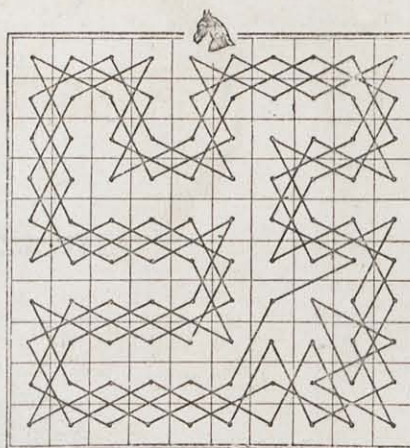
Transposer les lettres de manière à obtenir des mots qu'on puisse lire de gauche à droite et de haut en bas.

N° 410. — Mots en losange.

Ce qu'on a trois fois par accroc, —
Ce qu'on voit souvent au village, —
Ce qui finit parfois en choc, —
Ce qui produit trouble et tapage, —
Dans la Castille une cité, —
La zone inconnue à la blonde, —
Une promenade à Madrid, —
La première femme du monde, —
Et ce qu'on n'a pas dans l'esprit.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU 9 MARS.

Solution graphique du problème du n° 381.



TEXTE.

Hippocrate et le canon
Nous dépêchent chez Pluton :
Voilà la ressemblance.
L'un le fait pour de l'argent,
Et l'autre gratuitement :
Voilà la différence.

VIELLE CHANSON.

Traduction de la cryptographie n° 382.

A vouloir blanchir un nègre
Un barbier perd son savon.

VIELLE CHANSON.

Traduction de la cryptographie n° 383.

Le bon sens vaut tous les livres,
La sagesse est un trésor.

VIELLE CHANSON.

Solution du problème n° 384.

31 œufs, 39 pêches, 35 poires.

Amusettes lexicologiques n° 385 à 389.

385. CENTIMÈTRE. — 386. PERSONNIFICATION.

— 387. LIEUTENANCE. — 388. CRISTALLOGRAPHIE. — 389. TRAVESTISSEMENT.

Mots en losange n° 390.

L
C A B
C A P E T
C A L I C O T
L A P I D A I R E
B E C A S S E
T O I S E
T R E
E

SOLUTIONS JUSTES :

Les 10 solutions. 381 à 390. Tout : Le petit chat gris, R. — Brasserie de la Monnaie, n° 17, R. — Milles Anna, Marguerite et Tibibi, R. — Cercle littéraire de Bain, R.

9 solutions : Mlle Eglantine Deshayes, tout, sauf 382 (un mot erroné à 1381.)

7 solutions : Mme Lucia Sirrani, tout, sauf 382, 384 à 386. — Milles Marie et Angélique, Saint-Cloud, tout, sauf 381, 387 à 388.

6 solutions : M. l'abbé Thiers, 384 à 389. — A. B., Marseille, 381, 383 à 386, 390. — E. G. N. P., Gand, 382, 381, 385, 388 à 390.

5 solutions : Un abonné du boulevard Haussmann, 386 à 390.

Vient ensuite : M. Lucet, 381, 384, 390 (avec 371, 379). — M. Georges Laureau, 381, 384, 390. — M. Joseph Rognetta, Fischingen, 384, 385, 387. — Mlle Marguerite à Berchem, 382, 384, 390. — Oédipe-Club, 384, 385, 390.

M. Henry, café Lebourcier, Bernay, 384, 390. — G. O. S., Liège, 381, 385. — M. L. Bergerat, 384, 390 (avec 380). — M. J. Goss fils, Genève, 384, 390. — M. H. Klonar, de Haguenau, 382, 390. — J. R., Paris, 384, 390.

— Frischbier de Haab, Colmar, 384, 390. — F. D. R., Lyon, 384, 390. — Milles Rose et Euphrasie, Avignon, 384, 390.

M. Charles Bailly, 390. — M. Louis Constant, Vienne (Autriche), 384. — M. Piton, de Chambéry, 390. — M. Wladimir, de Znamirski, Vienne (Autriche), 384. — M. Gastave Barbey, 390. — B. H., cercle du Commerce, Charleville, 381. — M. Albert, café Jean-Bart, 390.

R. — A. D. P., Saint-Gobain, 390 (avec 380). — M. N., Lyon, 384. — M. Alfred Glynans, Bruxelles, 390. — M. J. Van Hoffstok, Ouderkerk, 387. — M. Emile Frau, Lyon, 384.

— M. Jules Brun, 390. — Café du Théâtre, Pau, 384.

PETITE MONNAIE DE L'HISTOIRE

LES CONGRÈS.

On parle beaucoup en ce moment d'un congrès qui se réunirait à Berlin à l'effet de régler les affaires d'Orient. Qu'est-ce qu'un congrès ?

C'est une assemblée de ministres plénipotentiaires qui se rassemble pour régler pacifiquement certains points de droit international. En général, ces réunions ont lieu à la fin des grandes guerres. Pourquoi pas au commencement, avant que le canon ait parlé ? Que de cruautés, que d'infortunes de moins ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il va donc y avoir un congrès à Berlin, du moins l'espère-t-on. Et qu'y fera-t-il ? Mon Dieu, ce qu'on fait dans tous les congrès. Il s'amusera, il donnera et recevra des diners, il ira au théâtre, il tâchera de bien digérer. Sous ce rapport, il y a des précédents qui font loi. Ne remontrons pas trop haut. Quand Napoléon 1^{er} tomba coup sur coup à Moscou et à Waterloo, il fallut que le grand empire qu'il avait momentanément formé fût dépecé dans les formes. On multiplia alors les congrès. L'un d'eux est devenu célèbre et sert encore de nos jours de type aux assemblées de ce genre ; c'est le Congrès de Vienne, très-brillante et très-auguste assemblée, où, se mêlant aux diplomates en titre, on voyait des empereurs, des rois et des altesses de toute force.

Disons-le, c'est surtout à dater de ce Congrès si fameux que la capitale de l'Autriche a été une ville de plaisir, la Capoue moderne, car la vie facile et frivole y est encore plus à l'ordre du jour qu'à Paris. Les Mémoires du temps, recueillis par les acteurs de cet immense pique-nique, sont remplis de détails à ce sujet et le roman moderne, intrépide glaneur, a trouvé dans cette rencontre toute une gerbe d'anecdotes de toutes couleurs. Le Congrès de Vienne partageait l'Europe au milieu des fêtes. Quand il ne soupait pas, il allait à l'Opéra ; quand il n'était pas au théâtre, il était au bal. Le bal, avec une surprenante aristocratie de belles femmes, l'emportait de beaucoup sur les délibérations géographiques. C'est pour cela que le prince de Ligne, l'un des ambassadeurs autorisés, écrivait ironiquement à sa famille : « En ce moment, le Congrès ne marche pas : il danse. »

Tous les gourmands savent aussi que ce même Congrès donnait une très-belle part de son temps à la gastronomie. Le prince de Talleyrand a eu même le mérite d'y faire prévaloir la cuisine française, d'où il est résulté pour nous, vaincus d'alors, de meilleures conditions. Ainsi remarquez les deux points : La langue dont on se servait était la nôtre et la cuisine qu'on mangeait était française aussi. — Hélas ! il faut ajouter encore que c'était notre propre territoire qu'on dévastait !

JULES DU VERNEY.

FAITS DIVERS

LE PHONOGRAPHE D'EDISON. — Il est bon d'ajouter aux détails que nous avons donnés sur cet admirable appareil quelques renseignements supplémentaires.

Les impressions sont produites sur une plaque d'étain qui peut se retirer du cylindre où elle a été enroulée et conservée indéfiniment.

En regardant avec attention les traces laissées par la pointe sur cette plaque, on voit que les marques qu'elle a laissées diffèrent par leur espacement, leur grandeur et leur forme, suivant la nature des paroles qui sont chuchotées.

Tous les mots peuvent se reproduire, mais pas également bien. Les r sont les lettres qui viennent le mieux. C'est en roulant une série de r que M. Puskas, le concessionnaire des brevets Edison pour l'Europe, parvient à régler son appareil. Il faut, en effet, que la pointe traçante n'appuie ni trop ni trop peu sur la feuille destinée à recevoir les empreintes.

L'appareil que nous avons dessiné a fonctionné devant la Société de physique et la Société d'encouragement. La démonstration a été faite devant M. Say, ministre des finances, dans sa réception du mardi, 26 mars.

Dans trois semaines, au plus tard, les phonographes seront mis en vente à Paris.

Devant la Société de physique de Londres, avec un phonographe à deux embouchures, on a pu cliquer et ensuite reproduire un duo.

M. Koenig, le célèbre acousticien de Paris, disait, en



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Oiseaux rares, les bons témoins manquent souvent à nos théâtres lyriques.

entendant cet app. il : « J'ai travaillé pendant douze ans de ma vie à perfectionner un instrument qui semblait démontrer l'impossibilité des phénomènes auxquels j'ai assisté. »

W. DE F.

— ON VIENT D'EXPÉRIMENTER de nouveaux appareils de sauvetage dont la simplicité remarquable, et d'une solidité éprouvée, a frappé l'attention du public qui avait été convié à cette expérience.

Nous voulons parler des Descenteurs à mouvement alternatif et ascensionnel de va-et-vient, système Dienert, à Saint-Mandé.

Chaque appareil se compose d'un frein, d'une corde et d'une ceinture, l'un des freins qui a la forme d'une lunette avec un double crochet à son milieu, glisse par friction le long de la corde qui y est engagée. Sa forme permet de s'appliquer à la corde à un point quelconque de sa longueur.

L'autre frein, de forme particulière, repose sur le même principe ; son mouvement alternatif de va-et-vient le rend doublement précieux dans les incendies, puisqu'il peut servir au besoin d'ascenseur, voire même, il peut remplacer le sac de sauvetage. Ces conditions seules le recommandent à l'attention des commandants de sapeurs pompiers.

Pour ces expériences, il avait été mis obligeamment à la disposition de l'inventeur une escouade de sapeurs pompiers du Ministère des Finances.

En une minute l'inventeur est descendu du cinquième, s'arrêtant à sa volonté, ou instantanément, à la hauteur des étages successifs. Les sapeurs en appliquant le frein à la corde, sont successivement descendus de tous les étages.

L'ascension d'un sapeur s'est effectuée très-rapidement ; celui-ci, après avoir pénétré dans l'appartement du quatrième étage, en est sorti pour remonter au cinquième sans avoir besoin de se séparer du frein.

Par un simple mouvement de bascule que l'on fait subir au frein, on établit un va-et-vient, réglant à volonté la descente.

L'avantage de ces appareils d'un prix extrêmement modique se recommande auprès de toutes les personnes qui ont souci de trouver rapidement secours en présence d'un danger.

— VOYAGE DE TOURISTES AUTOUR DU MONDE. L'expédition autour du monde, que nous avons annoncée il y a quelques mois à l'occasion du Congrès scientifique du Havre, poursuit ses préparatifs et recrute de nouveaux adhérents. Le départ est définitivement fixé au 30 juin, ce qui laisse deux mois pour visiter l'Exposition universelle. Les professeurs chargés de conférences à bord sont nommés, et M. le lieutenant de vaisseau G. Biard, l'un des plus actifs promoteurs de l'entreprise, est désigné pour le commandement du navire.

Le plus grand nombre des passagers inscrits jusqu'à ce jour sont Français; mais depuis que l'annonce de ce voyage a été répandue à l'étranger, beaucoup de demandes arrivent, principalement d'Angleterre. On ignore encore quel sera le nombre total des passagers; mais la Société n'en admettra pas plus de soixante, afin d'éviter l'encombrement. Les listes seront closes au plus tard le 1^{er} mai.

Nous sommes heureux de constater le succès de cette idée, si simple et si ingénieuse en même temps. La sécurité avec laquelle on navigue aujourd'hui et le percement de l'isthme de Suez l'ont rendue tout à fait pratique; ce sera un honneur pour notre pays d'avoir été le premier à la mettre à exécution. Son exemple sera suivi prochainement, car on annonce pour la fin de cette année le départ d'une expédition américaine, organisée en université flottante et qui fera le tour du monde en deux ans.

PETITE GAZETTE

Peu de temps nous sépare de l'Exposition, et par tout les préoccupations sont poussées vers ce moment.

Costumes, toilettes, chapeaux, tous les rêves de la coquette s'unissent pour créer des merveilles.

On va porter les costumes en cachemire des Indes, mais très-courts, on revient aux modes de 1830, car il sera d'usage avec ce costume de faire voir ses bottines ou ses souliers carrés. Le costume de l'Exposition en cachemire des Indes sera de tons neutres; carrik, beige, marengo, cendres de roses; voici les éditions non effeuillées de la Malle des Indes, passage Verdeau.

Il est impossible de rêver plus jolis costumes que ceux-ci :

Jupe courte en faille marengo, tunique et écharpe en cachemire des Indes, le tout orné de marabouts marengo et de boucles d'or boutonnant la tunique. Une autre en tussor à double grain, toujours jupe courte avec polonaise, tunique fermée par un jabot de dentelle russe; le jupon est orné d'une broderie de piquettes de soie blanche, ainsi que la polonaise, les poches et les parements.

A la première des *Misérables*, la salle était pleine de jolies femmes et de belles toilettes; j'ai remarqué un superbe costume en Shang-hai couleur firmament, tout enroulé d'effilés Madrilène et de cables assortis.

Un autre costume en Louisine sablé, bleu et argent avec des bandes et nœuds de velours noir, corsage Mercédès.

Dans tous ces riches tissus, j'ai reconnu la marque distinctive de la Malle des Indes, qui fournit toutes les grandes dames et les premières maisons de couture. Vous n'oublierez pas que la Louisine chinée et rayée de neuf couleurs constitue la plus riche toilette de dîner et de visite.

Pour les costumes simples et de grandes solidité nous recommandons le foulard des Indes uni, croisé, rayé et surtout à petits motifs mignons, car ce sont là les vraies toilettes d'été qui se porteront beaucoup.

La Malle des Indes est la première maison de Paris; ses riches étoffes sont du plus grand style, et toujours dans le goût le plus parisien.

Les échantillons sont envoyés franco.

Baronne de SPARE.

M^{me} de VERTUS-Sœurs, 12, rue Auber, CEINTURE-RÉGENTE, CORSET-CUIRASSE, brevetés.



Nous recommandons particulièrement les *déjeuners* du GRAND-HÔTEL, 4 francs, vin, café, liqueurs compris; *dîners de la table d'hôte*, 6 francs, vin compris. Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le GRAND-HÔTEL sont admises à ces deux tables.

A LA MALLE DES INDES

passage Verdeau, 24 et 26

Spécialité de Foulards des Indes et Cachemire des Indes authentique pour costumes. Envoi d'échantillons franco

EPILEPSIE — MALADIES NERVEUSES

Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises. Dr Rivals, 107, rue de Rennes, de 2 à 3 heures, ou par correspondance.

THÉOPHILE RÖDERER ET C^{ie}, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, r. Lafayette, Paris
MAISON FONDÉE EN 1864

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(8^e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.

Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.

Liste des anciens tirages.

Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS :

Paris et Départements 3 FR. PAR AN

Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE

un beau PORTEFEUILLE FINANCIER

avec un Traité de Bourse de 200 pages.

M. Louis Ernest, dentiste de LL. MM. l'empereur d'Autriche et le roi de Portugal, de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier, dentiste américain, 1^{er} prix, médaille d'or, pose dents et dentiers sans crochets ni ressorts, par son système perfectionné, inconnu en Europe, brevetés. g. d. g. 24, Chaussée-d'Antin, Paris

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{me} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

Le dernier ouvrage de M. AMÉDÉE THIÉRIOT, attendu depuis si longtemps vient de paraître à la librairie académique DIDIER et C^{ie} sous le titre de : *Nestorius et Eutychès, les grandes hérésies du V^e siècle*. Un vol. in-8°, 7 fr. 50

La même librairie publie :

La science de la jeune mère, par M^{me} JULIE FERTIAULT, 1 volume in-12..... 3 fr.

Histoire d'une corbeille de noces, etc., par ÉTIENNE MARCEL, 1 volume in-12..... 3 fr.

La nièce du Balafre, histoire du temps de la Ligue, par ERNEST FALIGAN, 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

RHUMATISME, GOUTTE Seul breveté. Salicylate de soude SCHLUMBERGER, 3 fr. RHUME, BRONCHES, GORGE. Pastilles salicylées, 2 fr. Préparation A. Chevrier, 21, Faubourg-Montmartre.

L'HUILE DE MACASSAR de ROWLAND'S

Fortifie et Embellit les Cheveux.

ODONTO KALYDOR

BLANCHIFIE LES DENTS. EMBELLIT LE TRINTE. Se vend dans les bonnes Pharmacies & Magasins de Parfumerie. N'achetez que les articles de ROWLAND'S. 20, Hatton Garden, Londres



FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins.

Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.

Le Fer Bravais (fer liquide en gouttes concentrées), est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.

Dépôt Général à Paris, 13, rue Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies.

Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.

Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement.



Guérison instantanée par les Limes chimiques américaines de P. Mourthé. — 15 années de succès et des milliers d'attestations en constatent l'efficacité. Seul remède dont l'emploi n'offre aucun danger. F. VIARD, 5^{is}, rue Auber, 5^{is}. (Ci-devant pl. du Palais-Royal).



Argentez vous-même

F. VIARD & C^{ie}, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre

Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, nautz et plaqué, avec le BLEU D'ARGENT PUR. — Flacon 1 fr. 50; Triple flacon 3 fr. 50



EXPÉDITION AUTOUR DU MONDE

(VOYAGE D'INSTRUCTION ET D'AGREMENT)

Le 30 juin 1878, partira de Marseille un steamer de première classe, affrété par la Société des voyages d'études autour du monde, sous le commandement de M. G. Biard, lieutenant de vaisseau. L'itinéraire de ce voyage comprend : Madère, la côte d'Afrique, les deux Amériques, les archipels de l'Océan Pacifique, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la Nouvelle-Calédonie, le Japon, la Chine, Java, l'Inde anglaise et l'Égypte. Le bâtiment sera de retour à Marseille, à la fin du mois de mai 1879.

De grandes excursions, permettant de quitter le navire, en certains points, pour visiter tout un pays par terre, et le rejoindre plus loin, sont organisées par la Société, et les dépenses qui en résultent sont comprises dans le prix du passage. L'ensemble de ces grandes excursions seules comprend un parcours de plus de 3000 lieues. La durée du séjour à terre est de six mois et demi sur une absence totale de moins de onze mois.

Le bâtiment sera pourvu d'un matériel d'instruction complet, sous forme de bibliothèque, cartes, instruments, vues, etc... Des professeurs chargés de conférences seront embarqués.

L'organisation assure un confortable parfait sous tous les rapports. Des recommandations particulières et des renseignements exacts sur tous les pays visités seront mis à la disposition des voyageurs.

Un aumônier et un médecin seront embarqués. L'expédition emmènera également un photographe, un dessinateur et un préparateur pour les collections.

La Société n'admet qu'une classe de voyageurs, jouissant des mêmes privilèges en toute circonstance.

Le prix payé pour le passage comprend la presque totalité des dépenses du voyageur pendant la durée de l'expédition. Il représente :

1^o Le droit à l'occupation de la cabine, meublée et installée très-confortablement;

2^o La nourriture (vin compris), pendant les relâches comme pendant les traversées;

3^o Le service personnel des voyageurs;

4^o L'utilisation de tous les services du bord, créés en vue du bien-être et de l'instruction des passagers, savoir : bibliothèque, matériel d'instruction, conférences, service médical, embarcations, salles de bain, fumoir, etc.

5^o Le droit au transport gratuit en première classe (wagons-salons ou sleeping cars sur les railways américains) pour les grandes excursions;

6^o Le droit, pendant la durée de ces excursions, à une indemnité de nourriture, calculée au taux moyen de 10 francs par jour. Les cabines sont choisies dans l'ordre des inscriptions.

(Un grand nombre d'engagements ont été reçus).

Par voyageur : POUR UNE CABINE OCCUPÉE PAR UNE SEULE PERSONNE, 23.000 fr. — PAR DEUX PERSONNES 17,000 fr. — PAR TROIS PERSONNES, 14,000 fr.

Pour tous les détails relatifs à l'expédition, s'adresser à MM. les administrateurs de la Société des Voyages, 8, place Vendôme.



CARTE DE LA TURQUIE D'APRÈS LES PRÉLIMINAIRES DE PAIX DE SAN STEFANO.

Carte de la Turquie d'après le traité de paix. — Nous appelons tout d'abord l'attention sur l'étrange organisation de la frontière du nouveau royaume ou principauté bulgare, par laquelle le gouvernement de la Sublime-Porte se trouve complètement isolé des provinces non annexées. Ces provinces sont : la Bosnie et l'Herzégovine, la ville de Salonique et ses environs, l'Albanie moins le district d'Antivari, cédé au Montenegro, et la Thessalie au sud.

La frontière de la Bulgarie de 1878 commence à Wranja, située sur la frontière de la vieille Serbie, que le traité annexe à la Serbie, longe à peu près les anciennes limites de l'Albanie et de la Macédoine, en suivant la crête des monts Karadagh, la vallée de la Karadrina, les monts Grammos pour atteindre la ville de Kastoria. De là la frontière se dirige vers l'est, passe au confluent de la Moglenitza et du Vardar à l'ouest de Salonique, gagne le milieu du lac Bechik (Bechikgöl), englobe le territoire de Kavala, regagne la mer d'Égée à la rivière de Karasa, longe le littoral jusqu'au lac de Buru (Burugöl). A partir du lac, la frontière décrit une arabesque capricieuse dessinée par la chaîne de Tchaltape jusqu'au mont Rhodope, par le cours de l'Arda, d'où la ligne imposée par les Russes remonte brusquement à Tchirmen, localité située à quelques lieues à l'ouest d'Andrinople, puis elle fait un crochet vers le sud-est, gagne Luleh-Bourgas et de là la mer Noire à Hekim Tabiassi. De ce dernier port, la ligne ira sans interruption jusqu'à Mangalia et elle rejoint le Danube à l'aval de Rassoava, vers Thernavoda.

Les Russes ne se sont pas prononcés sur la délimitation de la Bulgarie entre Wranja et Widdin, pour réserver un dédommagement éventuel à leurs alliés les Serbes et les Roumains. Ces derniers se refusent à échanger la zone de la Bessarabie, enlevée à la Russie par le traité de Paris en 1856 contre la Dobroudja. Peut-être le prince Charles se laissera-t-il séduire si le czar ajoute le joli pachalik de Widdin aux marais pestilentiels du triste vilayet de Toultscha (Dobroudja).

L'ancien royaume bulgare était compris entre le Danube et le Balkan; l'inspection de la carte montre que les Russes ont fait une nouvelle Bulgarie à peu près trois fois plus grande que l'ancienne, et qui ab-

sorbera la moitié de la Turquie d'Europe de 1877. La Serbie et le Montenegro seront des alliés du czar et l'avant-garde du panslavisme. Cela posé, il semble difficile de croire que l'Austro-Hongrie puisse tolérer que la Bosnie et l'Herzégovine, enfoncées comme un cap dans les possessions autrichiennes, soient *nominalement* sous la suzeraineté de la Porte et *effectivement* sous celle de la Russie. L'empereur François-Joseph doit donc, suivant toutes les probabilités, occuper ces provinces. Les Grecs demandent la Thessalie et l'Épire ou Albanie méridionale, et sous peu le Sultan n'aura plus que le vilayet de Constantinople enserré de son côté par les Russo-Bulgares.

Les Russes font observer qu'ils ne demandent aucune annexion en Asie Mineure, toutefois ils autorisent la Porte à payer en territoires la plus grande partie de l'indemnité de guerre, qui est fixée à 410 millions de roubles, soit 5640 millions de francs. Ces territoires seraient la Dobroudja, les districts d'Ardahan, de Kars, de Batoum, de Bayazid, plus les défilés du Sophaney-Dagh. Ainsi le plateau peu fertile de l'Arménie et la Dobroudja sont estimés à un peu plus de quatre milliards, puisque les Russes ne réclament guère qu'un milliard en espèces sonnantes ou en valeurs ayant cours.

A. WACHTER.

BIBLIOGRAPHIE

Le Trésor de la Famille, encyclopédie des connaissances utiles dans la vie pratique, par J. P. Houzé. 1 vol. in-12. (7 Rottschild, éditeur). — Aucun livre n'a jamais mieux mérité son titre, et ce tout petit volume, plein de conseils excellents sur toute chose, devrait avoir sa place dans la plus humble maison. L'auteur, en le publiant, a eu pour but de mettre à la portée de chacun toutes ces notions usuelles, tous ces renseignements utiles dont chaque jour voit naître le besoin. L'habitation, l'alimentation, l'hygiène, la médecine, l'éducation et l'instruction des enfants, les usages, les lois de l'économie domestique, la législation elle-même, tout a trouvé place dans ces huit cents pages où le plus ignorant pourrait apprendre à vivre. Un travail aussi considérable et composé de matières si variées ne pourrait être accompli par un seul écrivain, quelle que fût d'ailleurs l'étendue de ses connaissances. Chaque partie a été en conséquence revue avec soin par un homme spécial et d'une expérience

pratique. Quant au cadre, il a été emprunté à un ouvrage anglais, qui est arrivé aujourd'hui à sa soixante-dixième édition. Nous ne pouvons que souhaiter au *Trésor de la Famille* d'atteindre un pareil chiffre : un tel succès serait parfaitement mérité.

Mémoires de Ch. Perrault, précédés d'une notice par Paul Lacroix, 1 vol. in-12. *Bibliothèque des Petits chefs-d'œuvre* (Librairie des Bibliophiles). — Rien n'est plus vrai que les réflexions qu'inspirent à madame Bacier le défenseur des Modernes contre les Anciens : « Combien, dit-elle, de rares qualités offusquées par un seul défaut ! Il a eu l'orgueilleuse témérité de censurer le plus grand des poètes et d'y reprendre beaucoup de choses qui sont aux yeux de tout l'univers autant de beautés ineffaçables qu'il n'a pas senties. Dès lors tout son mérite s'est éclipse, on a oublié ses talents, ses productions, sa probité, ses vertus même, et il ne lui est resté en partage que la honte d'être un fort méchant critique. »

Oui, Perrault a porté la peine de son erreur, et il est bon de ne pas lui en garder rancune plus longtemps. On n'a pas d'ailleurs attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître en lui un homme de bon sens, d'esprit et de goût. Du temps même de Perrault, *Peau d'Ane* faisait les délices de La Fontaine. De nos jours on n'en est plus à se disputer sur Homère : les défenseurs des Anciens en entendraient bien d'autres à son sujet, à commencer par ceci, qu'Homère n'a jamais existé. On a donc bien fait de rendre à ce charmant auteur la place qui lui est due dans l'histoire des lettres françaises et rien n'y saurait mieux servir que la publication de ces petits *Mémoires* qu'il avait exclusivement destinés à ses enfants et qui se trouvent les seuls de cette espèce que nous ait laissés le siècle du grand Roi.

La Saint-Barthélemy, drame historique, par Charles de Rémusat, 1 vol. in-8° (Calmann Lévy, éditeur). « Le drame de la Saint-Barthélemy, dit en commençant dans sa préface M. Paul de Rémusat, est fort différent du drame d'Abelard dont le succès a été si universel. L'un s'éloigne de l'autre de toute la distance qui sépare la philosophie de la politique. Les passions et les sentiments qui sont ici exprimés n'ont rien de romanesque et l'on n'y trouve point de scènes d'amour. Ce grand intérêt, ce sublime ressort dramatique est absent, et les cœurs des personnages ne sont agités que par des ardeurs d'ambition ou de guerre. »

AUG. MARC, directeur-gérant.